

PRESSE



MARIE
LOSIER

QUELQUES PUBLICATIONS :

- *Marie Losier, Hello Happiness!*, par Émilie Flory, 2018
- Cahiers du cinéma, *L'amitié*, par Nicholas Elliott, 2018
- Le Monde, *Le catch au défi de la transgression*, par Jacques Mandelbaum, 2018
- The New Yorker, *At the movies*, par Richard Brody, 2018
- Libération, *Cassandro the Exotico!, l'arène des brushings*, par Elisabeth Franck-Dumas, 2018
- So Film #66, Le film de la semaine : *Cassandro the Exotico!*, par Arthur Cerf, 2018
- Les Inrocks, *Cassandro the Exotico!*, par Jacky Goldberg, 2018
- *Marie Losier, Party Magic*, par Nicole Brenez, 2015
- Répliques, revue d'entretiens autour du Cinéma # 5, *Marie Losier* par Noémie Luciani, 2015
- BREF, Revue Cinéma Agence du Court Métrage, *Carte Blanche Marie Losier*, 2015
- Cahiers du Cinema : *Lisbon Story* par Ariel Sweitzer, Juillet-Août 2015
- Le Monde, *Les balades de Marie Losier, cinéaste transatlantique*, par Noémie Luciani, 2014
- *Just A Million Dreams, un film de Marie Losier* « Hello, I'm a Punk! », par Alexandre Breton, 2014, Ouvrage paru : *Alan Vega, Conversation avec un Indien*, éditions Le Texte Vivant, Paris, 2013
- Cahiers du Cinéma, *Chantal Akerman et Marie Losier*, par Nicholas Elliott, 2012
- Filmmaker Magazine Publication, *Love Song*, par Esther Robinson, 2012
- Cahiers du Cinéma, *Je serai ton miroir*, par Stéphane du Mesnildot, 2012
- The Brooklyn Rail, *Outtakes*, par Steve Dalachinsky, 2012
- The New Yorker, *The Ballad of Genesis and Lady Jaye*, par Richard Porton, 2011
- Dazed and Confused, Vol 19, *Cut and Wrapped Film News*, par Sam Elliot Connor, 2010
- *Le Film Musical* by Franck Lamy, Mac Val Publication, 2009
- CINEASTE, *The Berlin International Film Festival*, par Richard Porton, Summer 2008
- *A Programmer's Chronicles Rotterdam film festival*, par Gertjan Zuillhof, 2007
- PAJ, A Journal Of Performance and Art, *What is a french western? One Part Reality To Two Parts Fiction*, par Kristine Marx, PAJ 86, pp. 20–30, (2007)

Marie Losier

HELLO HAPPINESS!

[Par Émilie Flory]

Marie Losier laisse dans son sillage des sourires et des envies de sautiller, des pulsions enfantines qui explosent et mettent en joie. Au titre gimmick *Hello Happiness!* que l'on retrouve régulièrement dans la vie et l'œuvre de l'artiste et réalisatrice, pourrait être accolé le vers de Jim Morrison *A Feast of Friends*. En effet, Marie construit son travail artistique avec spontanéité, à travers les portraits de ses amis de toujours et de tous les jours. Ce sont, elle le consent, autant des portraits d'elle-même que de ceux qu'elle filme et dessine. Il s'agit en réalité d'une famille choisie, composée de personnes qui se reconnaissent. Ils sont tous «pretty cuckoo» comme l'artiste aime le dire. Philosophes illuminés et clairvoyants, libres penseurs, créateurs et doux dingues heureux qui jouissent et vivent l'art. Figures ou anonymes, ils façonnent la contre-culture et passent leur vie à la réinventer, surtout loin des normes et des règles.

Personnages peu conventionnels, ils acceptent tous de donner à la réalisatrice une partie d'eux-mêmes, représentations semi-fictionnelles d'icônes underground parmi lesquelles le réalisateur, performeur et musicien Tony Conrad, l'artiste et musicienne Genesis P. Orridge et sa femme Lady Jane, le compositeur Felix Kubin ou la chanteuse branchée Peaches.

Une joie généreuse et envahissante déferle du travail de Marie Losier et nous gagne. Sauter sur le lit en nuisette rose et costume de citrouille, manger une fleur écarlate en arborant avec fierté un bonnet de bain (lui aussi à fleurs!), jeter une perruque peroxydée à la figure de ses sœurs, préparer d'improbables et indignes pickles, démarrer une bataille de maquereaux sur le pont d'un ferry ou encore faire du stop à New York pour aller à New York :

ses personnages s'amuse, ils brisent et dépassent les frontières et les clivages. Marginaux, gays, transsexuels, musiciens, chanteurs et performeurs, ils sont les frères et sœurs de David Bowie et de Marianne Faithfull, les neveux et nièces de William S. Burroughs, les cousins de Nan Goldin, les voisins des Who, les amoureuses des Bikini Kill.

Les œuvres de Marie Losier sont évidemment nourries par ces amitiés créatrices indéfectibles. On retrouve dans son travail et ses expérimentations une filiation avec DADA et la Pop culture, la «low-fi» chère à George Kuchar, l'humilité de Jonas Mekas, l'énergie de Michel Gondry, la poésie de Guy Maddin et l'excentricité de Cassandro, «le Liberace de la Lucha Libre»!

Pour l'exposition, l'artiste a fait le choix de détacher ses images de leur origine : prendre des morceaux inédits de ses films et des vues non encore montées de projets à venir pour créer des boîtes d'images, sortes de lanternes magiques ou de *kamishibai*s photographiques. Il y a là, d'une part, l'amusement appliqué et l'enthousiasme à retrouver des scènes dans des kilomètres de pellicule classée. Il y a d'autre part, la volonté de les faire renaître dans un nouveau conte. Marie Losier est donc allée chercher dans les rushes de plusieurs de ses films comme *Cet Air-là*, *L'Oiseau de la nuit*, *Tony Conrad Dreaminimalist* ou *Flying Saucy* et dans des projets en cours comme *Felix Kubin*, *Atomium Vertigo*. Elle choisit ainsi de mettre en lumière des images inconnues et vouées à l'archive, pour recréer un ensemble de 16 nouvelles histoires. Telle une archéologue de son propre travail, elle a imaginé les installations de l'exposition comme autant de nouveaux fils tirés.

Moins connus du public, les monotypes de l'artiste sont eux aussi le reflet de ce groupe hétéroclite. Les modèles sont «les amis qui passent boire le café». En Noir et Blanc sur de grandes feuilles de papier de riz, Marie Losier montre toujours le quotidien et l'excentricité, mais du trait ressort ici une certaine gravité. Contre-point troublant qui apporte une force différente et un nouvel éclairage sur l'ensemble du travail.

Cette exposition est pensée comme une extension de son univers cinématographique et documentaire. S'y regroupent donc

personnages et amis fidèles, reflets d'une force de vie et de création incroyable, atypique, précise et réjouissante. L'espace d'exposition devient décor géant dans lequel des saynètes dialoguent avec un orchestre de hiboux grands-ducs, un dessin mural se confronte aux projections, tandis que la musique —omniprésente chez l'artiste— auréole l'atmosphère. Entre la magie d'une fête foraine, l'imaginaire d'une cabane d'enfance et la féerie d'un cinématographe désuet et coloré, l'onirisme du travail de l'artiste investit le centre d'art. *Hello Happiness!*

Émilie Flory
Juillet 2018

Le Printemps de septembre
Exposition du 22 septembre au 21 décembre 2018,
le BBB Centre d'art, Toulouse.
Commissariat : Émilie Flory
Régie : Mathieu Marmiesse, Robin Pancot
Assistant de l'artiste : Simon Favrega



Cassandro, el Exótico! de Marie Losier

L'amitié

par Nicholas Elliott

Depuis près de vingt ans, Marie Losier réalise des portraits filmés d'artistes et d'originaux de son époque: Tony Conrad, Alan Vega, Peaches, Genesis P-Orridge et sa compagne Lady Jaye. Avec *Cassandro, el Exótico!* elle nous présente—pour ceux qui ne le connaissait pas—le célèbre Cassandro, champion de *lucha libre*, le catch mexicain où s'illustrent entre autres les *exóticos*, catcheurs dont les parures et comportements féminins ne les empêchent pas de mettre des raclées aux machos masqués qu'ils affrontent. Voilà déjà l'une des belles dualités au cœur du film: Cassandro, comme on ne se lassera pas de le constater, est un athlète hors pair, un guerrier au corps mille fois fracassé sur le ring et par la vie. Mais c'est aussi un homme d'une grande tendresse, assumant pleinement son homosexualité jusque dans ses comportements les plus *camp*.

Comme la plupart des sujets de Marie Losier, Cassandro a l'habitude d'être filmé. Il adore prendre la pose, que ce soit dans le ring ou dans les loges. Pourtant on sent ici une vulnérabilité, un don de soi qui

dépasse le train-train des bribes de réalité d'habitude glanées par une caméra. On pourrait l'attribuer au timing, car Losier accompagne Cassandro lors du moment difficile où il doit se résigner à prendre sa retraite et manque d'y perdre une sobriété durement acquise. Mais justement le film évite de coller de trop près à une chronologie ou à une thématique édifiante pour saisir de manière plus intime la personne Cassandro, de son vrai nom Saúl Armendáriz. Cette intimité découle donc d'autre chose, du fait tout simple mais pas évident qu'il y a et quelqu'un derrière la caméra, Marie Losier, et qu'on le sent. Si *Cassandro, el Exótico!* est un portrait, c'est un double portrait, celui de Cassandro et, en creux, celui d'une cinéaste présente par son rire irrésistible, le ronron de sa caméra 16 mm, et ses mots encourageants quand Cassandro est au plus mal. Ce portrait de l'artiste ne nous permettrait pas de reconnaître Marie Losier dans la rue, loin de là, mais plutôt de savoir comment elle verrait cette rue. Quand elle filme en tourné-monté, livrant une scène par

une accélération de petits faux raccords qui rendent le temps et l'impression du tournage, on a la sensation de cligner des yeux à la même vitesse qu'elle. Mais voir comme elle voit, c'est surtout être submergé par l'immense empathie qui fait d'elle une cinéaste précieuse, cette intelligence émotionnelle qu'on serait tenté d'appeler de la télépathie tant Marie Losier arrive à représenter des choses qui échappent à la parole et à la connaissance de ses sujets, mais qui leurs sont manifestement essentielles. Ainsi elle compose autour de Cassandro des tableaux vivants, elle invente des scènes d'errance et des rituels dans le désert, s'éloignant de l'orthodoxie documentaire pour dessiner le paysage intérieur de l'homme dont elle fait le portrait. Et ainsi l'aide à passer vers cet au-delà de la retraite, transformant l'histoire d'un crépuscule en quelque chose d'indicible mais grand ouvert. C'est en transcendant le documentaire et le réel que Marie Losier est au plus juste, et au plus près de ses héros du cinéma d'avant-garde américain.

Comme Cassandro, le film échappe aux catégories. Il est fait de contrastes, comme cette séquence désinvolte et pourtant frappante où Cassandro fait sécher ses tenues de scènes aux couleurs criardes dans un jardin désertique parmi des baraques en béton quelque part près de la frontière Mexique-États-Unis. Il y a aussi ce raccord, qui ressemble à un tour de magie, par lequel Cassandro plonge dans le noir qui entoure les projecteurs et les paillettes du ring pour réapparaître sur les rues ensoleillées et poussiéreuses de Juárez. Les passages entre l'extraordinaire et le banal sont si fréquents qu'on en perd ses repères; la marge se retrouve au centre. C'est sans doute ainsi qu'on pourrait décrire toute l'entreprise de Marie Losier, si cela n'omettait cet élément fondamental et si beau: les doubles portraits de la cinéaste sont des échanges, des dons d'amitié auxquels nous avons le privilège d'assister.

CASSANDRO, EL EXÓTICO!

France, 2018

Réalisation, image, son Marie Losier

Scénario Marie Losier, Antoine Barraud

Montage Aël Dallier Vega

Interprétation Cassandro

Production Tamara Films

Distribution Urban Distribution

Durée 1h13

Sortie: 5 décembre

« Vivre et filmer, c'est la même chose »

Entretien avec Marie Losier et Cassandro

Marie, comment est-ce que tu t'es intéressée à la *lucha libre* ?

Marie Losier : Pour être honnête, je n'y connaissais absolument rien. Je ne connaissais que le cinéma et sa façon *camp* de montrer la *lucha libre*. Cela me semblait si beau, avec ces héros masqués, ces histoires bizarres, et cette façon maladroite de filmer. Mais c'est en rencontrant Cassandro que cela m'a vraiment attirée. Avec les paillettes et l'énergie de Cassandro, j'entrais dans un monde à la Fellini. Mais je ne voulais pas non plus en savoir trop. Je laisse toujours l'instinct passer par la personne que je filme, pour découvrir son monde avec elle. Si j'en sais trop sur un sujet, je risque d'être bloquée dans ma façon de filmer. Je voulais me laisser aller et simplement être avec Cassandro. Ainsi j'ai découvert sa *lucha libre* plutôt que la *lucha libre*.

Comment vous êtes-vous rencontrés ?

Cassandro : Je participais à la production et la chorégraphie d'un spectacle burlesque avec de la *lucha libre* à Los Angeles. Un jour Marie est venue voir le spectacle. Cette petite femme est apparue dans les loges avec sa caméra 16 mm, elle ressemblait à une enfant. C'était notre première rencontre. Puis on s'est revu à Mexico, Marie faisait des entretiens sur un bateau, et quand elle m'a interviewé, j'ai senti quelque chose de vraiment positif. Ça collait entre nous. Elle m'aidait à m'ouvrir. Puis quelqu'un nous a interrompu.

M.L. : Parce qu'il était jaloux !

C. : Oui ! Il ne voulait pas qu'on continue à parler et j'ai dit : « Tu sais quoi... »

M.L. : « On devrait faire un film ! »

C. : « On devrait faire un film ! »

M.L. : Et j'ai dit : « Ça marche ! »

C. : Ça a lancé notre amitié. On a traversé des moments bons, mauvais, différents, douloureux, beaux, mais ça en valait la peine.

M.L. : Et on venait d'horizons très différents. L'humour et l'amour nous ont

donné confiance dans le fait qu'on tenait un film, et pour Cassandro, qu'il serait respecté.

C. : J'ai toujours voulu aider les autres, et je sais que les films sont puissants pour transmettre un message. Je voulais dire aux gens que même s'ils se sentent différents, ils ont leur place dans ce monde. Et qu'ils peuvent lutter, guérir. J'ai été battu, maltraité, violé, et je ne sais pas pourquoi Dieu m'a choisi, mais je sais aujourd'hui qu'il me revient de dire qu'il y a aussi ce processus de guérison. Puis le film est devenu plus intime. Plus resserré sur la dualité entre Saül et Cassandro, entre Juárez et El Paso, entre *lucha libre* comme bien ou mal, entre Dieu et le Diable.

Marie, lorsque tu es venue à ce spectacle burlesque avec une caméra 16 mm, cherchais-tu déjà un sujet ? Comment sais-tu quand tu as trouvé le sujet d'un film ?

M.L. : Ce n'est pas guidé par une pensée,

c'est très instinctif. J'ai toujours ma caméra avec moi, pas pour chercher quelque chose, mais simplement parce que j'adore filmer mes amis. Pour moi, vivre et filmer, c'est la même chose. J'aime filmer quand je voyage, j'aime romancer la vie de tous les jours, et faire de drôles de petits films. Au spectacle burlesque, je n'ai finalement rien filmé, c'était plutôt une façon de rencontrer Cassandro. Les coulisses sont toujours plus intéressantes que la scène, c'est là où la vie et les histoires se passent. Voir Cassandro avec son maquillage et ses personnages, c'est comme si on était déjà dans un documentaire et une fiction en même temps. La poétique du cinéma, c'est l'entrelacement des deux. Quand j'ai rencontré Cassandro, j'ai su qu'il y avait là un homme qui me touchait, en qui je pouvais avoir confiance, et puis il y avait ce personnage coriace de Cassandro, que je pouvais défier mais auquel je pouvais aussi faire confiance. Je pouvais me servir de ma caméra pour aller avec ou contre lui. Il m'a fallu cinq ans pour tourner, sans savoir où ça aboutirait. J'ai écrit un scénario pour le CNC mais bien sûr rien ne s'est passé comme on l'a écrit. Parce que c'est quelque chose de vivant et je suis quelque chose de vivant ! On ne peut pas suivre des scénarios.

Est-ce qu'il y a une différence pour toi entre traîner avec ton ami Cassandro et faire un film avec Cassandro, ou est-ce la même chose ?



M.L. : Je ne vois pas de différence entre l'amitié, la vie et le tournage. Je ne sépare pas les choses. Par contre, je ne commence jamais à filmer quelqu'un de manière désinvolte. Il faut que je prenne le temps, que je m'installe confortablement, et que la personne filmée me fasse absolument confiance. Il faut que je sois absolument sûre qu'il y a un film. Une fois que c'est en place – et c'est très rapide – je n'abandonne jamais, même quand je n'ai aucune idée de ce que je fais et que ça semble très dur. Mais je sais quand c'est fini, et quand je dois commencer à monter.

Cassandro, vous avez évidemment l'habitude d'être filmé, mais quand c'est Marie qui vous filme, est-ce tout autre chose ?

C. : Je suis le fruit de l'amour des femmes. J'ai entièrement été élevé par des femmes et je sais que les femmes entrent toujours dans ma vie pour une raison. Quand j'ai rencontré Marie, il y a eu ce rapport d'amour immédiat parce que je pouvais voir par ses yeux. Alors il était facile pour moi de dire la vérité. J'ai souvent été le sujet de documentaires, mais là je voulais que tout soit brut, ouvert. Elle m'a aidé à ouvrir mon cœur et mon âme. Car c'est cela le message : l'amour, l'espoir.

M.L. : Beaucoup de gens t'ont aussi filmé avec de grosses équipes, dans une démarche commerciale, intéressée. Tandis que moi, je filmais de manière très naïve, comme d'habitude. D'ailleurs, on a reçu des menaces de personnes qui ne voulaient pas qu'on fasse ce film. Mais je me sentais protégée par Cassandro.

C. : Cela m'a aidé à comprendre que je voulais être vrai avec Marie, révéler mon essence réelle, pour Cassandro comme pour Saúl. Je n'allais pas travailler avec ces autres personnes. Le documentaire de Marie est très différent de tout ce que j'ai fait auparavant. Il est plein de grâce, d'humilité et de gratitude, mais il y a aussi beaucoup de douleur et de souffrance. Dans la *Lucho libre*, la plupart des *Exóticos* sont gays mais prétendent être hétéros. Ils sont homosexuels et homophobes à la fois. Je voulais qu'on lutte pour nos droits et eux se disaient que je frimais. Je me suis dit qu'il y a des gens qui vont rester malade toute leur vie, mais moi je ne voulais pas rester malade. Alors je devais travailler sur moi-même et la chose la plus difficile que j'ai eu à faire c'est ce travail sur moi-même : me regarder dans la glace et reconnaître Saúl et Cassandro.

Si le film est un portrait de Cassandro, c'est aussi un film sur le rapport entre vous deux. Tu fais tellement partie du film, Marie, par ton rire, les conversations par Skype, ta façon d'aider Cassandro dans ses moments de détresse. Est-ce que tu savais dès le début à quel point tu serais présente dans le film ?

M.L. : Je l'ai découvert en cours de route. Quand j'ai commencé à monter, je me suis retirée du film parce que c'était un film sur Cassandro. Mais ça ne fonctionnait pas de le laisser tout seul, flottant. J'ai compris que ça ne marcherait pas s'il n'y avait pas de réponse à ce qu'il disait. S'il pleurait et que je n'étais pas là pour lui parler. Donc j'ai commencé à me remettre dans le film, simplement pour le structurer.

La structure du film est assez particulière. Il y a d'abord l'histoire de quelqu'un qui affronte ses démons, racontée par Cassandro lui-même, puis le film va vers quelque chose de plus mystérieux, de plus éphémère, de plus ouvert aussi.

M.L. : Je ne pourrais jamais terminer un film sur une note sombre. Je ne fais pas des films pour ça. J'ai été formée par un immense amour du cinéma hollywoodien classique : il me faut un *happy end* ! Plus largement, quand je tourne je sens quand je tiens un moment clé qui donne forme à une autre scène. Et puis je dessine beaucoup – je viens des arts plastiques, pas du cinéma. Je mets en forme beaucoup de choses de la personnalité, du look, de l'énergie, et de la rapidité de Cassandro dans des tableaux vivants. J'ai en tête des moments comme la superposition des fleurs. Ou bien je filme un feu d'artifice, je mets la pellicule dans le frigo, et une semaine plus tard, je demande à Cassandro de faire quelque chose de précis que je vais superposer sur cette même pellicule. Parfois je monte dans la caméra, en tournant. Je sens que la scène est déjà là et je la saisis telle quelle, comme je l'ai sentie. Mais il y a eu aussi un long processus de montage en postproduction, sur un an et demi. J'ai toujours monté mes films, mais cette fois j'ai travaillé avec une monteuse formidable, Aél Dallier Vega. Je travaillais plutôt sur les parties poétiques, étranges, et surréelles du montage tandis qu'elle renforçait le côté narratif du film en ressortant des choses dont je ne voulais pas parce que je les trouvais mal filmées.

C'est aussi la première fois que tu as travaillé avec des producteurs ?

M.L. : Oui, avec Carole Chassaing et Antoine Barraud. Ils regardaient le film en cours et on en parlait – c'était la première fois que ça m'arrivait ! Mais ils ne m'imposaient rien. Ils m'ont laissé la place pour travailler à ma façon, sans changer qui je sais, tout en me faisant profiter de leur sagacité. On a modifié beaucoup de choses au montage : le film est passé par toutes les possibilités, des versions non chronologiques et chronologiques, etc. Même le dernier jour de montage, on a ajouté la scène de Lady Di. C'était une scène essentielle, je ne sais pas comment on a pu la rater. Le film a un peu trouvé sa propre forme. Mais je savais quand il était terminé. Il était 23 heures, on était crevé, et j'ai dit à Aél : « *Ne touche rien, ça y est !* »

Pourquoi travailler avec des producteurs et une monteuse aujourd'hui ?

M.L. : Après *The Ballad of Genesis and Lady Jaye*, je savais que je ne pouvais pas maintenir ce rythme fou. J'ai vécu à New York pendant vingt-deux ans. Pendant quinze ans, je travaillais à plein temps à l'Institut français, faisant mes films la nuit et les week-ends. On me voyait plus comme une programmatrice qu'une artiste. Puis on m'a offert une résidence à Berlin et j'ai senti que c'était le moment : je n'avais jamais travaillé en tant qu'artiste en Europe, je ne connaissais pas Paris ou l'art français, j'ignorais comment les gens y vivaient, comment les artistes survivaient, ou ce que c'est que d'être produit. À l'époque, j'avais 40 ans, c'était un gros risque de quitter mon travail, ma stabilité, mes amis, la ville qui m'a donné la liberté et m'a aidée à faire des films. Si je ne l'avais pas fait à ce moment-là, je ne l'aurais jamais fait ensuite. Et je me suis retrouvée à Berlin avec deux valises, totalement perdue. J'ai eu la chance de rencontrer Carole, puis Antoine. Carole m'a trouvée à un moment où je n'allais vraiment pas bien. Cela fait seulement six mois que je me sens mieux à Paris. New York me manque terriblement, car c'est une façon de penser et d'être, une langue et un sens de l'humour. C'est facile de débarquer à 18 ans, pas à 42 ans. Mais je faisais vraiment confiance à Carole et au processus. Ceci dit, c'était difficile de produire le film : on n'a pas reçu beaucoup d'argent, mais j'avais le soutien de cette équipe incroyable. Ils sont très punks.

Entretien réalisé par Nicholas Elliott à Cannes, le 12 mai.



Cassandro, figure singulière du catch mexicain.
URBAN DISTRIBUTION

Le catch au défi de la transgression

Un triple champion du monde assume crânement son homosexualité

CASSANDRO
THE EXOTICO!

Partie à New York à 19 ans pour y étudier Tennessee Williams, Marie Losier ne revient en France que dix-sept ans plus tard, après avoir bifurqué par les Beaux-Arts et consacré de nombreux films à des figures du cinéma underground, tel l'artiste transgenre Genesis P-Orridge dans *The Ballad of Genesis and Lady Jaye*, son documentaire sorti en salle en 2011. C'est à un autre type d'artiste des confins qu'elle consacre son nouveau documentaire. Saul Almdendörfer, de son nom de scène Cassandro, est une figure singulière de Lucha libre, autrement appelé catch mexicain, catégorie luxuriante et opératique du genre.

Ce triple champion du monde de sa catégorie assume en effet crânement son homosexualité et son attirance pour le féminin dans un milieu qui ne s'est jamais défini par son esprit de tolérance. Son surnom, « L'Exotique », vient tout droit de cette catégorie de catcheurs qui caricatureraient la préciosité féminine des homosexuels en se déguisant en fem-

mes et en luttant sans masque. A contrario, en cognant très dur et en se livrant plus que de raison, Cassandro a donné sa noblesse au genre. D'où la double et inquiétante nature de ce petit gabarit dont l'influx nerveux sur le ring impressionne. Tout le film, tourné à Ciudad Juarez, est d'ailleurs profondément marqué par l'idée de la dualité et du défi de la frontière.

Un moment charnière

D'un côté, la diva étincelante du catch mexicain, avec ses robes à longue traîne façon Lady Di (son idole), ses cheveux blonds permanents, ses collants moulants, son slip pop fuchsia et ses jambières foudroyantes. De l'autre, l'athlète timbré des arènes, roi du salto, capable de se jeter tête la première hors du ring sur des rangées de chaises vides ou occupées, cicatrisé d'à peu près partout, huit traumatismes crâniens au compteur, des broches dans la mâchoire, des tendons sectionnés. Comme aime à le rappeler ce mini-lutteur, il passe pour le « Libérateur de la lutte ».

On entrevoyait, s'agissant d'un tel personnage évoluant dans un tel milieu, le danger qui guette à tout moment le film : la tentation, justement, de l'exotisme. Si Marie Losier n'est, de fait, aucunement

Le film, tourné à Ciudad Juarez, est marqué par l'idée de la dualité et du défi de la frontière

intéressée par les arcanes sociopolitiques du milieu qu'elle filme, du moins parvient-elle à faire, avec une discrète empathie, un beau et sensible portrait de ce personnage hors norme. C'est, pour l'essentiel, parce qu'elle saisit son héros à un moment charnière, alors que l'âge et les douleurs physiques vont lui rendre à peu près impossible une pratique qui est pourtant tel le sel de sa vie.

Le film distille à cet égard un poignant sentiment de nostalgie, alternant les images d'archives des matchs qui firent la gloire de Cassandro et les confessions intimes du catcheur, teintées d'une douloureuse mélancolie. L'image elle-même renvoie à une autre époque, celle des années 1970, tournée en 16 mm et projetée au format carré dans une gamme de couleurs douces et une texture qui avivent la propre nostalgie des spectateurs en âge de la reconnaître.

On ne peut qu'être touché, enfin, par ce que le héros laisse devenir des combats qu'il a dû mener pour en arriver là. Les sévices infantiles, la longue lutte contre la drogue, toute une vie de misère rédimée à force de courage. Tout cela résonne dans l'intimité de sa maison, où le syncrétisme mexicain, entre reliques chrétiennes et rituels indiens, donne à plein. Renonçant à sa persona et au plaisir du show permanent qui est devenu comme sa seconde nature, Cassandro se livre alors à Marie Losier, qui a gagné sa confiance.

On atteint, tout particulièrement dans la dernière partie du film, alors que le personnage s'est cassé la jambe et que son avenir dans la lutte lui apparaît de moins en moins assuré, à un degré supérieur d'émotion. De longues plaques de tristesse qui affleurent et de divagations oniriques recouvrent sourdement le bruit et la fureur de la vie de Cassandro, ramenant soudain à la conscience du spectateur cette vérité première et dernière qui veut que la transgression soit une autre forme de la fraternité humaine. ■

JACQUES MANDELBAUM

Documentaire français
de Marie Losier (1 h 13).



the writer and director Patrick Wang. The stars are Dorothea, the founder of the school, which is illustrated with a takeover by a group of celebrity artists with Hollywood names. Dorothea is directing her new production of "Hecuba," starring her partner, Gertrude (Beth Henry), while trying to persuade board members to retain her forty-year-old company. In the first part of the film, Wang stages a vast array of distinctive, monochromatic characters—actors, parents, merchants, ministers, teachers, kids—and builds to an inventive set piece of a public hearing. The second part takes a leap into satirical fantasy, with musical numbers and tap-dance scenes that culminate in the play's majestic opening-night performance, set against a backdrop of political turmoil. Despite its loose ends and plain style, this impassioned movie distills community and culture into a mighty cinematic force.—Richard Brody (In limited release.)

The Guilty

Clammy and electrified, and set inside an office from which there seems to be no escape, Gustav Möller's movie inches close to Satire. The hero, riven with flaws, is Arger Holm (Jakob Cedergren), a policeman who is under investigation—for what, exactly, we don't at first understand, since Möller likes to release information in a slow and agonizing leak. For now, Holm is on phone duty, taking emergency calls; when a woman named Bena (Jessica Dinnage) makes contact, alleging that she's been abducted and pleading for help, he takes it upon himself to ease her distress. As things turn out, he only makes it worse. The whole film is strewn with mistakes and misunderstandings, all the more grievous because they occur out of sight. The repercussions are like the aftershocks of an earthquake, relayed through Holm's headset and registered on his stricken face. In Danish.—Anthony Lane (Reviewed in our issue of 10/29/2018.) (In limited release.)

The Other Side of the Wind

Orson Welles's last dramatic feature, shot between 1970 and 1976 and recently completed by a consortium of experts, is an anarchic feeling but tautly scripted settling of scores—with Hollywood, history, and, above all, himself. It's a rockumentary—a posthumous reconstruction (à la "Citizen Kane") of the last day in the life of a seventy-year-old director, Jake Hannaford (John Huston), who's struggling to complete a film (also called "The Other Side of the Wind") without studio backing. He brings a truckload of colleagues and hangers-on to a wild party and a screening of his unfinished movie—a work of furious sexual modernism (starring Welles's partner, Oja Kodar, who co-wrote the film). The industry doesn't want Jake, the times discommodate him, and he's consumed by his own fiery ego and profound hangovers—which are revealed by way of his erotic film as well as his turbulent relations with a teeming cast of characters. This kaleidoscopic collage of Wellesian obsessions about creation and destruction is a fable of its own inception.—R. R. (In limited release and on Netflix.)

Suspiria

Dario Argento's "Suspiria" came out in 1977, and the new film from Luca Guadagnino,

which is not a sequel to Argento's but an extended variation on its themes, is set in the same year. The location is Berlin, with disorder on the streets, terrorist activity on the news, and icy rain in the air. It is to this anxious city that a young American, Susie Bannion (Dakota Johnson), makes her pilgrimage. She is seeking a place at a famous dance academy and an opportunity to study with Madame Blanc (Tilda Swinton), its most dazzling choreographer. Once Susie is accepted, however, she finds herself ensnared in sacrificial rituals, which an elderly psychiatrist (also played by Swinton) is determined to do. At times, this long movie feels like a dark and savage parody of High Mass. Yet it compels attention, and leaves an unexpected sadness in its wake. With Chloë Grace Moretz.—A.L. (10/29/18.) (In wide release.)

The Tree, the Mayor, and the Mediatheque

This political caprice, from 1990—filled with intriguing details of French electoral infighting—is among Eric Rohmer's most personal movies, the closest thing to a manifesto that he ever filmed. It's set in a rustic village where the mayor (Pascal Greggory), a Socialist, seeks

to build a high-profile cultural center in order to enter the national spotlight. But the local schoolmaster (Fabrice Luchini) loves the verdant field that the center would occupy, and opposes it vociferously. Meanwhile, there's side business involving the mayor's novelist girlfriend (Arielle Dombasle), a Parisian journalist (Clémentine Amouroux), and a chance encounter between the antagonists' young daughters. Rohmer conjures his comprehensive vision with scintillating dialogue and verbal virtuosity. A sexual conservative, he derides bureaucracy, exalts tradition, and sketches his decentralized techno-utopia with a comic touch. His ideals are, above all, aesthetic: the film's ambling tempo and spatial integrity are as much a political statement as an artistic one. In French.—R. R. (French institute, Alliance Française, Nov. 6.)

ART

"Sterling Ruby: Ceramics" Museum of Arts and Design

The glossy, kiln-fired pinch pots on view—the Los Angeles-based artist describes them as "ba-

AT THE MOVIES



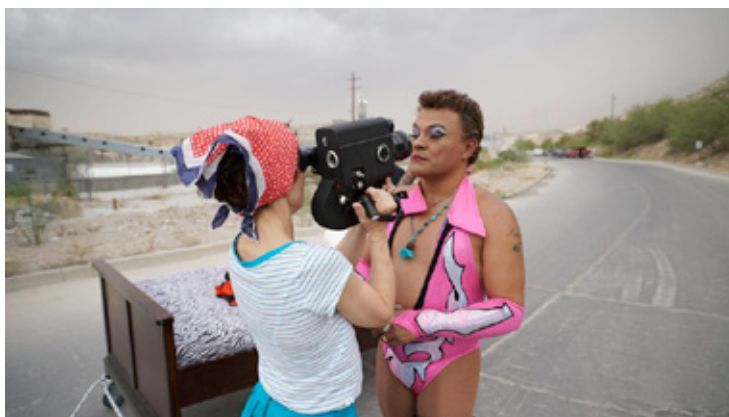
Another star is born: the title character of Marie Losier's new film, "Cassandro, the Exotico!," an intimate and playful documentary portrait of the *hacks fibres* wrestling champion. (It screens Nov. 1 and Nov. 10 in MOMA's retrospective of Losier's work.) The camera loves Cassandro, and he loves it back—not least because it, and Losier, let him give voice to his real-life melodrama of struggle and success. His tale is one of agonies endured for the sake of art and for the affirmation of his right to be himself—a self that involves a glorious theatrical fiction. Born Saúl Armendáriz, in El Paso, the wrestler, who is gay, defied and overcame prejudice both at home and in the ring; now his body has endured punishments too devastating to allow him to continue his athletic career. Losier reveals Cassandro's offstage charisma and his acrobatic artistry—and the authentic violence of the sport's blatant artifice.—Richard Brody

«CASSANDRO THE EXOTICO!», L'ARÈNE DES BRUSHINGS

Par [Elisabeth Franck-Dumas](https://www.liberation.fr/auteur/12314-elisabeth-franck-dumas/) (<https://www.liberation.fr/auteur/12314-elisabeth-franck-dumas/>)

— 4 décembre 2018 à 18:46

La documentariste Marie Losier a suivi durant quatre ans le catcheur mexicain extravagant. Elle en tire un portrait émouvant et sans esbroufe.



Le documentaire de Marie Losier est la mise en regard d'un être et d'un œil le scrutant. Photo Urban Distribution

Cassandra the Exotico ! Avec un point d'exclamation ! Avec des paillettes ! Des pschiit de laque ! Du lamé ! Avec surtout un héros hors-norme, le Cassandra du titre, alias Saúl Armendáriz, premier pratiquant ouvertement homosexuel de la *lucha libre*, une version mexicaine et baroque du déjà très gratiné catch professionnel. Après avoir filmé des figures de l'underground new-yorkais (Tony Conrad, Alan Vega, Jonas Mekas...) la Française Marie Losier, à qui l'on doit *The Ballad of Genesis and Lady Jaye*, s'est téléportée assez loin de son biotope, dans la conurbation El Paso-Juarez, pour s'intéresser quatre années durant à une figure d'un autre inframonde.

Lycra flashy.

Le résultat, qui mêle à son habitude séquences oniriques et réel attrapé à coups de bobines de trois minutes, est peut-être le plus «documentaire» de ses films, c'est-à-dire qu'il respire moins le compagnonnage que la mise en regard d'un être et d'un œil le

Cassandro the Exotico!, l'arène des brushings

scrutant, quand bien même le film garderait la texture qui fait la patte Losier, coloration saturée, montage impressionniste, pas de côté. A voir *Cassandro*, gagne l'impression que son charismatique protagoniste a bouffé peu à peu tout l'espace du film, révélant, en creux, la nature de l'inévitable rapport de force entre cinéaste et sujet, rendu plus invisible dans ses autres projets. Ce film-ci en est plus rugueux, et plus ambitieux.

La méthode Losier, qui passe notamment par le tournage avec une caméra 16 mm et la patiente fréquentation des intéressés, produit de l'intimité, notamment avec les corps qu'elle met en scène. Le côté cahier de notes rappelle Mekas, mais tire vers l'enchantement et la fantaisie. La *lucha libre*, explique la cinéaste dans le dossier de presse, l'a attirée car c'est un monde « théâtral, excessif et drôle, des "personnages" de cinéma "bigger than life", des costumes multicolores et scintillants, des cris, du suspense, des prouesses acrobatiques spectaculaires ». Et il y a de ça dans *Cassandro*, de longues séquences dans les vestiaires (brushing, maquillage, lycra flashy...) lors desquelles le catcheur, tout en se grimant, raconte son parcours, de gamin d'El Paso mal dans sa peau à champion du monde assumant au grand jour son homosexualité.

La tradition des « Exóticos », dans laquelle il s'inscrit, est à l'origine celle de lutteurs hétéros à visage découvert (une exception dans le milieu), parodiant une homosexualité grossière et limite homophobe. On mesure dès lors son courage, notamment lorsque des plans s'attardent sur quelques lutteurs « classiques », tout à fait effrayants dans leur masque. Ce contre quoi lutte Cassandro dépasse de loin les mastards du ring, et il le fait avec un sens du spectacle hors du commun, même dans ce sport - une capacité à rebondir exagérée par de jousifs effets d'accélération. Il y a quelque chose d'intrinsèquement burlesque à cette pratique qui va jusqu'à rappeler les films muets, et justifie pleinement la manière qu'à la cinéaste de s'en emparer.

Junkie.

Mais Cassandro, le film comme le personnage, ne se laissent pas emprisonner dans ce chromo, et c'est tant mieux. La violence qui a amené Cassandro où il est, son passé de victime d'abus sexuel et de junkie, apportent aux couleurs passées une teinte mélancolique et donnent à son corps d'éternel survivant, bourré de fractures et de cicatrices, une dimension fascinante.

Malgré quelques questions produisant une complicité un peu forcée, Marie Losier trouve la bonne distance, évitant autant l'écueil bête de foire que le piège misérabiliste. Cassandro filmé dans son espace domestique, en plein repassage, Cassandro traversant la frontière mexico-américaine et pourfendant les idées reçues sur la virilité, Cassandro parlant avec le discours formaté Alcoooliques anonymes : il est sa propre création et il s'appartient. Il est aussi terriblement humain.

[Elisabeth Franck-Dumas \(https://www.liberation.fr/auteur/12314-elisabeth-franck-dumas\)](https://www.liberation.fr/auteur/12314-elisabeth-franck-dumas)

[Cassandro the Exotico ! de Marie Losier \(1 h 13\).](#)

Sofilm

n°66



- LE FILM DE LA SEMAINE : CASSANDRO THE EXOTICO -

À 48 ans, le catcheur mexicain Cassandro est considéré comme le « *Liberace de la lucha libre* ». Celui qui s'est battu pour que les exoticos – ces catcheurs qui combattent en drag queens – ne soient plus considérés comme des bêtes de foire et puissent s'assumer au sein d'un milieu hyper-viril. Après trente ans d'une carrière entamée sur les rings de Ciudad Juarez, il est désormais le héros d'un documentaire de Marie Losier, *Cassandro the Exotico*, qui sort en salles après une sélection en fanfare à l'ACID à Cannes cette année. Une consécration. Et une étape avant d'écrire sa grande histoire dans un livre. Son idée de titre : *Vie et Mort de Cassandro*. Par Arthur Cerf

« *J'ai mis trois heures à me préparer.* » Cassandro ne plaisante pas. En cette fin d'après-midi cannoise, le catcheur mexicain a vidé une bombe de laque sur sa crinière dorée, a fatigué quelques pinceaux dans du fard à paupière,

Le film de la semaine : *Cassandro the Exotico!*

s'est maquillé, encore un peu plus, s'est rasé les jambes, a mis un collant, chaussé une paire de bottes blanches avec des papillons multicolores, enfilé un manteau-cape rouge écarlate, vérifié sa coupe, le maquillage et tout. Il était enfin prêt à grimper les marches du Palais des festivals. « *Et là, quelqu'un a marché sur ma cape.* » En temps normal, la diva aurait étripé le mauvais marcheur, mais pas ce jour-là. « *Mon cœur faisait boum boum boum*, dit Cassandro en tapotant sur sa poitrine comme pour faire rejaillir les images de ce moment de gloire. *Au moment de monter, ils avaient mis "I'm Coming Out" de Diana Ross, je pensais qu'ils mettraient "I Will Survive."* » Soit la chanson avec laquelle Cassandro est monté sur les rings pendant une grande partie de ses trois décennies passées sur les rings. Pourquoi celle-ci ? « *Parce que me dis toujours que je devrais être mort aujourd'hui.* »

Le voilà maintenant qui promène son petit mètre soixante-dix coincé dans une veste mauve, et qui enfonce ses chaussures dans le sable en même temps qu'il fredonne « *It's Raining Men* », pas loin d'un cocktail mexicain mondain auquel il est invité. L'air de ne pas bien comprendre comment il a atterri ici. Débarqué sur la Croisette en héros fellinien du documentaire à son nom, *Cassandro the Exotico*, réalisé par Marie Losier et présenté à l'ACID. « *Une bénédiction, lâche-t-il ému, en dévoilant un large sourire. Inimaginable.* » Le bout du monde pour lui qui a grandi dans l'agitée Ciudad Juarez. « *La semaine, on allait à l'école à El Paso et le week-end, on retournait vivre à Juarez, c'était compliqué parce qu'il y avait la drogue et la prostitution, mais, pour nous, El Paso c'était l'école, les règles et Juarez, la liberté.* » Sans doute parce que c'est du côté mexicain de la frontière que Cassandro – alors Saúl Armendáriz – est allé voir ses premiers combats de *lucha libre*. Un spectacle familial pas cher et une religion au Mexique. « *Le dimanche, on allait à l'église et ensuite à la lucha libre* », précise Cassandro. Quelques années plus tard, il arrêta l'école pour se dévouer à la *lucha* et s'entraîner avec Rey Misterio. Quand il devient professionnel deux ans plus tard, il se met à combattre le visage masqué, sous le nom de Mister Romano. « *Mais ce n'était pas moi.* » Quelques mois plus tard, il décidait donc de sortir du bois. Et de devenir un *exotico*, un de ces catcheurs burlesques déguisés en caricatures gaies. Quitte à se brouiller avec pas mal de monde. « *J'ai grandi dans un environnement homophobe, pose-t-il. Mon père était conservateur. Il voulait un fils, et j'étais l'aîné. Quand il a compris que j'étais gay...* »

The Wrestler

Depuis, Cassandro est connu comme le « *Liberace* ». Celui qui a permis aux *exoticos* de s'assumer et de ne plus être considérés comme des bêtes de foire. « *Auparavant, les exoticos n'étaient là qu'en tant que clowns de cirque, pour amuser le public en jouant des stéréotypes gays*, resitue Cassandro. *J'ai décidé d'être moi-même et de me battre, même si je dois saigner et pleurer sur le ring.* » En 1991, il a fini par remporter la ceinture de champion du

Le film de la semaine: Cassandro the Exotico!

monde. Et par devenir une référence pour tous les autres *exoticos*. Nombreux sont ceux qui sont venus le voir pour lui demander des conseils. « *Ils me parlaient de leur homosexualité ou de leur bisexualité et me demandaient ce qu'ils devaient faire, comment en parler à leurs parents*, dit-il. *À partir de là, j'ai commencé à me demander comment je pouvais me servir de la lucha libre pour aider les autres, les membres de la communauté LGBT et ceux qui ont souffert des mêmes problèmes que moi.* »

Par bribes, Cassandro mentionne des

« *viols* ». Il a été « *agressé* », aussi. Et il y a bien eu quelques « *overdoses* ». Il dit aussi qu'il a été poignardé et qu'on lui a tiré dessus. « *Un jour, je faisais un combat dans un cirque et des gens sont rentrés, ils ont commencé à tirer sur tout le monde, on s'est cachés sous la cage des tigres. Ils ont tué des gens et coupé les têtes de six personnes.* » Il y a quinze ans, Cassandro décidait de changer de vie. D'arrêter l'alcool, les médicaments et les drogues. Et de repartir à zéro. C'était le 4 juin 2003, une date qu'il s'est tatouée sur le dos. Depuis, Cassandro collectionne les jetons de sobriété et a aussi adopté la médecine aztèque. « *Tout est une thérapie pour moi : ce documentaire, le psy, mon ours en peluche*, énumère-t-il. *Mais aujourd'hui ça va mieux.* » Même si les crises d'angoisse finissent toujours par revenir. Par vagues. Comme cette fois où, au début du Festival de Cannes, un homme l'a enlacé par derrière et l'a embrassé sur la joue. Il fait une mine écoeuvée. « *Ça m'a rappelé de mauvaises émotions.* » Puis, après la projection du documentaire, Cassandro s'est rendu à une fête organisée sur une plage de la Croisette. Débordant de vie. Là, il a dansé, les yeux perdus dans ceux de la réalisatrice Marie Losier, jusqu'au bout de la nuit, au milieu des invités au champagne, en chantant : « *Bella ciao, ciao, ciao !* »

Cassandra the Exotico!



Jacky Goldberg



Cassandra the Exotico ! - Marie Losier

Un docu filmé avec amour sur la flamboyance (et les cicatrices) du premier catcheur à avoir revendiqué son homosexualité.

Depuis quinze ans, Marie Losier ne cesse de filmer des artistes de l'underground new-yorkais, musiciens (Alan Vega, April March) ou cinéastes (Jonas Mekas), dans de superbes portraits en 16 mm, dépassant rarement la demi-heure, à l'exception de *The Ballad of Genesis and Lady*

LES INROCKS 2018

Jaye en 2011 (sur la performeuse Genesis P-Orridge).
Cassandra, l'exótico, le "luchador" qu'elle a choisi de suivre dans ce second long métrage, n'est au fond pas différent : son art à lui, la "lucha libre" (ou catch mexicain) tient d'abord de la performance corporelle, exigeant une théâtralité et des transformations physiques plus ou moins radicales (musclature, chirurgie, coiffures...).
Le film retrace avec amour le parcours de ce "luchador exotique", unique parce qu'il fut le premier, dans cette discipline machiste, à revendiquer son homosexualité, tout en alignant les trophées. Et comme dans tout "biopic", Marie Losier raconte les hauts et les bas, de la ceinture de champion du monde au puits sans fond des addictions...
Mais là où le film se fait le plus fascinant, c'est lorsque la cinéaste approche sa caméra des blessures et des cicatrices de Cassandra, dévoilant le coût exorbitant de sa flamboyance, le rapprochant ainsi, d'une certaine manière, de Genesis P-Orridge, héros transformiste de son précédent long métrage, qui voulait dépasser son corps. L'usage du 16 mm, dans sa matérialité et sa fragilité, avec ses trucages primitifs, sa patine et son aspect bricolé, prend alors tout son sens.

Cassandra the Exotico ! de Marie Losier (Fr., 2018, 1 h 13)

«
Miracle cinématographique
»
Médiapart

«
Une cinéaste précieuse.
»
Cahiers du cinéma

«
Courez le voir!
»
France Inter

«
Flamboyant.
»
Libération

«
Un portrait politique et burlesque.
»
Le Monde

«
An intimate film portrait.
»
New York Times

«
Another star is born: the title character of Marie Losier's new film, *Cassandro the Exotico!*, an intimate and playful documentary portrait of the lucha libre wrestling champion. The camera loves Cassandro, and he loves it back — not least because it, and Losier, let him give voice to his real-life melodrama of struggle and success.
»
The New Yorker

«
Entre mélo poignant, comédie queer et grand show chamarré
»
Technikart

Marie Losier, Party Magic

[Par Nicole Brenez]

«Are you ready ?

Play!

La balle navette jette des guirlandes
de conversation,
d'une bouche à l'autre.
Centre de gravité du monde.
Sexe international.»

Ainsi Émile Malespine, poète et cinéaste, dadaïste lyonnais, décrivait-il Montparnasse en 1922¹. Après avoir fertilisé les lettristes, les Situs et Fluxus, l'esprit dada des origines continue de souffler chez Marie Losier : internationale des artistes créant leurs propres réseaux de survie mentale, trafics d'images inattendues, souvent brisées, décrivant leur temps plus sûrement que tout journal, indifférence si totale aux codes et conventions que ceux-ci n'existent même plus au titre de repoussoir, énergie expressive inextinguible en forme d'exclamation visuelle, en forme de cris d'amour et de joie à la rencontre de certains corps attractifs et envoûtants.

Dans ses notes, Nietzsche a laissé cette mystérieuse expression : que certains êtres ouvraient «les stations expérimentales de l'humanité». Guidée par son seul instinct, depuis deux décennies déjà Marie Losier s'avère exclusivement aimantée par de tels êtres et ses films décrivent la nature de leur expérimentation, sur un mode organique. Chez elle, les artistes (cinéastes, les frères Kuchar, musiciens, Genesis P-Orridge, Peaches ou Alan Vega, plasticiens, Byun, dramaturges,

1 Émile Malespine, «Montparnasse», in *Manomètre* n° 2, octobre 1922, *Manomètre*, 1977, Paris, Éditions Jean-Michel Place, p. 34.

Richard Foreman, catcheuses, les trois sœurs Moreno) ne sont pas des propriétaires de corpus mais des biotopes créatifs. Comme Sarah Bernhardt désireuse de se faire greffer une queue de tigre, Luisa Casati organisant des dîners avec pour seul éclairage son collier d'ampoules ou Pierre Loti demandant à être enterré avec sa pelle d'enfant, les héros de Marie Losier, *a minima*, inventent leur vie à chaque instant. Mike Kuchar, crawlant dans le plan à la façon d'un poisson-iguane, raconte comment il se souvient de sa naissance (*Bird, Bath & Beyond*, 2003); George Kuchar, vortex où s'engouffrent paysages et tempêtes, devient le blizzard de son enfance (*Electrocute Your Stars*, 2004); Tony Conrad en bébé rose saute sur un lit en compagnie de Marie costumée en abeille (*Tony Conrad, Dreaminimalist*, 2008); sur un grand bateau, Tony Conrad, Genesis P-Orridge, Bradley Eros & Co participent à un ballet géant célébrant le caractère incontestable de l'existence des sirènes (*Slap The Gondola!*, 2009); chacun à leur manière, ils dansent avec la bolex de Marie, ils exultent une sarabande de désacralisation grâce à laquelle l'art remonte à ses origines, à la pulsion de vie.

En toute logique, Marie Losier consacre son film le plus circonstancié aux êtres les plus organiquement expérimentaux, ceux qui ont inventé non seulement leur existence mais leur propre corps: *La ballade de Genesis et Lady Jaye* (2011). Contrairement aux simples individus que nous sommes, Genesis ne se réinvente pas pour s'accommoder de la réalité, mais s'invente sans cesse, tous les jours et au plus profond. La Vie, en principe, se fonde sur des continuités, des habitudes, des répétitions, il s'agit de maintenir et sauvegarder un confort psychique, l'illusion que l'existence va continuer encore et à peu près sous la même forme, alimentée par un besoin auxiliaire de renouvellement et de discontinuités. À l'inverse, Genesis et Lady Jaye se structurent d'un besoin de rupture, de discontinuités, de réinvention de soi en permanence avec pour seule continuité la propulsion intarissable de l'amour. Réinventer les instruments et les formes musicales, remixer l'art (en tant que plasticien, performer, musicien), réarticuler

des comportements (par exemple, décider de dormir dans un endroit différent chaque soir), réorganiser son corps : Genesis donne la formule d'une telle nécessité biopolitique dans le film de Marie, «I refuse to be the same ».

La ballade de Genesis et Lady Jaye élabore une stylistique polymorphe à la hauteur des enjeux : grâce à sa vivacité et sa prodigalité stylistique (archives, plan-séquence, montage court, documentaire, mise en scène, reconstitution historique d'un imaginaire...), chaque geste et comportement y apparaissent au titre d'une petite création et célébration de la vie. Souvent, volontairement ou non, le cinéma nous montre comment et pourquoi un être s'avère singulier et irremplaçable – rien là de difficile, puisque tel est le cas. Mais rarement et peut-être jamais, comme dans *La ballade de Genesis et Lady Jaye*, nous n'avions constaté qu'à chaque instant pouvait jaillir une initiative existentielle révolutionnaire. «Life itself is revolutionary», entend-on dans *Alan Vega: Just a million Dreams* (2014) : le travail de Marie Losier n'aura cessé de documenter, corroborer, diversifier, rendre simple, manifeste et sublimement évidente la phrase d'Alan Vega.

Avec son dernier film en date, *L'oiseau de la nuit* (2015), Marie Losier recueille, ressaisit et réunit à la manière d'un bouquet les figures animales, hybrides, transpecies et pandrogynes qui peuplaient ses films. Reviennent les sirènes, reviennent les chimères, reviennent en filigrane Cocteau, Tourneur, Franju, Fellini et les Cockettes. À la manière du *Pleasure Dome* de Kenneth Anger (*L'oiseau de la nuit* commence comme *Puce Moment*), elle nous livre sa propre mythographie à l'état pur : chez elle, un monde d'avant la création de l'humanité, le monde pénultième, juste avant Adam et Eve qui s'acharneront à détruire le vivant. Dans sa merveilleuse «Party Magic» (titre de Jack Smith auquel elle rendait hommage dans *Tony Conrad, Dreaminimalist*), dans sa nuit de fête, dans son rêve symbiotique, nous puiserons l'énergie de discontinuer pour survivre, encore un peu.

Au fond, et bien que ses sujets souvent appartiennent à la bohème américaine (Nord et Sud), je crois que Marie Losier s'ébat dans le monde que Jean Vigo aurait remodelé s'il vivait toujours. Aujourd'hui, Jean Vigo aurait 90 ans. Il aurait pu réaliser encore 81 films, puisqu'en 4 ans, entre 1930 et 1934, il a fabriqué 4 bombes d'images. La première fois que je l'ai rencontrée, au café de la Cinémathèque française, j'ai pensé que Marie Losier était l'un des petits enfants échappés de la scène des plumes dans *Zéro de conduite*, et qu'elle nous consolerait de ces films absents. Je ne m'étais pas trompée.

N. B, juin 2015

«

Marie Losier is the most effervescent
and psychologically accurate
portrait artist working in film today.
Her films wriggle with the energy
and sweetness of a broken barrel
full o' sugar worms!!! No one makes
pictures like Marie, Edith Sitwell's
inner Tinkerbell !!!

»

«

Marie Losier's movies are as sweet and sassy as her name and well worth a gander or goose by all off beat cineastes. So beat off to a different drum and marvel at the wad of wonders that only a French woman could generate. Take a trip down a sprocketed spiral of celluloid strips into a glory hole of impressive dimensions. What pops through will surely enlarge with persistent, ocular manipulations.

»

« Marie's technique is very revolutionary. Most documentaries — and I've been in in a lot of documentaries, I've been in Joy Division, Brion Gysin, Burroughs, Derek Jarman documentaries — all kinds of stuff. But they're all the same, they sit you down and they stick a camera at you and it's just your head, and you're just going blah, blah, blah, blah, blah... and it's very ordinary. There's nothing very interesting and radical happening. But with Marie there's animation and she gets you to wear the most ludicrous costumes and do these bizarre things that at the time you're doing them you're thinking, what the hell has this got to do with my life? But when it's all assembled, it's like Fellini meets documentary. It's a very new, radical way of making documentaries, and quite honestly, we think that Marie does and the way she does it will be the template for the future. She is totally unique, very deep with a great sense of joy and emotions below her humor.

»

ЧЕЛОВЕК ЗА КАДРОМ

«БЫВАЮТ ИДЕАЛЬНЫЕ РЕЖИССЕРЫ, НО НЕ ТАКАЯ»

Миниатюрная француженка из Нью-Йорка Мари Лозье — на самом деле известная в профессиональных кругах видеохудожник, режиссер-авангардист, чьи работы постоянно оказываются на международных фестивалях и в галереях по всему миру. Эта хрупкая женщина всё делает сама: придумывает сценарий, готовит реквизит, шьет костюмы, подбирает и записывает музыку, выставляет свет, снимает фильм и монтирует его. И творчески осмысливает всё сразу. Прощай, сексуаль! Мари привнесла персональную высоту в «Привет, счастье!» в инстинктивный Музей современного искусства. OnAir поговорил с художницей о пленке, нестандартной картинке и экспериментальном кино.

Людмила Толкина

Экспериментальные мультимедиа и киноарт-практики, выходящие за границы рисунка и мультимедиа в кинотеатре — все это прекрасные вещи. Я очень люблю их. Но сейчас вы говорите мне: «Самый этот странный талант». «Наша эта странная история, или вы придумали само собой уже в процессе?» Значит от фильма. Я снимаю свои фильмы на камеру. Я снимаю свои фильмы на камеру. Я снимаю свои фильмы на камеру. Я снимаю свои фильмы на камеру.

Но дружба становится профессиональной историей для фильма. А потом наступает время для игры — когда я уже точно знаю, что хочу снять, и говорю им: придать в определенный день. В этот день я меняю все настройки — кадры, костюмы, локации. Мои герои начинают работать со мной, потому что я им говорю и то, что делать. Все, что они делают — это думают.

Вы сами изготовили шитье или это профессиональные костюмеры? Всегда. Я создаю костюмы, объекты, сценарий, музыку. Я шью костюмы, локации, самодельный. Я шью костюмы, локации, самодельный. Я шью костюмы, локации, самодельный.

В фильме он сплел историю из сказки, что, если бы кто-нибудь дал вам деньги, вы бы знали, что с ними делать.

Иногда он сплел историю из сказки, что, если бы кто-нибудь дал вам деньги, вы бы знали, что с ними делать. Иногда он сплел историю из сказки, что, если бы кто-нибудь дал вам деньги, вы бы знали, что с ними делать.

События со своим героем, но ставшие для него важным опытом: знание из лок заголовочного шитья, как, чем, почему. Это тяжело. Но не бывает так, что я решаю, само собой снимать фильм и потом отправиться заниматься с костюмером. Сначала задумывается герой, который переживает в фильме. Напротив, я снимаю фильм про Дельфина Кюбинга, бывшего серфер-атлет и музыкант. Он — Паскаль — мой человек и, надобно быть жель дельто. (Смешно) С другой стороны, я снимаю фильм про Дельфина Кюбинга, бывшего серфер-атлет и музыкант. Он — Паскаль — мой человек и, надобно быть жель дельто.

Решение было совершенно важным: музыкальный герой или кто-то другой? Музыкальный герой или кто-то другой? Музыкальный герой или кто-то другой? Музыкальный герой или кто-то другой?

© 2017 Marie Losier. All rights reserved.



«Я НЕ ЛЮБЛЮ ИДЕАЛЬНУЮ КАРТИНКУ И НЕ ПЕРФЕКЦИОНИСТ. Я НЕ ЛЮБЛЮ ВЫЛИЗАННЫЕ ИЗОБРАЖЕНИЯ СОВРЕМЕННЫХ КАМЕР. В ПЛЕНКЕ МНЕ НРАВИТСЯ ТЕКСТУРА, Я ДОРОЖУ ПЛЕНКОЙ И НЕ ХОЧУ, ЧТОБЫ ОНА ПОЛНОСТЬЮ ИСПОЛЬЗОВАЛА ЕЕ ДО ПОСЛЕДНЕГО.»

ЧЕЛОВЕК ЗА КАДРОМ



THERE ARE IDEAL MOVIE DIRECTORS, BUT I'M NOT ONE OF THEM

This petite French woman from New York named Marie Losier is in fact a venerated and award-winning director every well known in the professional audience, and whose art is primarily on festivals and galleries all over the world. This little French woman from New York named Marie Losier is in fact a venerated and award-winning director every well known in the professional audience, and whose art is primarily on festivals and galleries all over the world.



Идеальный режиссер есть, но я не один из них

Эта маленькая французская женщина из Нью-Йорка Мари Лозье — на самом деле известная в профессиональных кругах видеохудожник, режиссер-авангардист, чьи работы постоянно оказываются на международных фестивалях и в галереях по всему миру. Эта хрупкая женщина всё делает сама: придумывает сценарий, готовит реквизит, шьет костюмы, подбирает и записывает музыку, выставляет свет, снимает фильм и монтирует его.



Вы сами изготовили шитье или это профессиональные костюмеры?

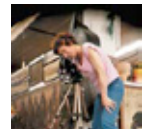
Всегда. Я создаю костюмы, объекты, сценарий, музыку. Я шью костюмы, локации, самодельный. Я шью костюмы, локации, самодельный. Я шью костюмы, локации, самодельный.

© 2017 Marie Losier. All rights reserved.

ЧЕЛОВЕК ЗА КАДРОМ



«У НИХ НЕ БЫЛО НИКАКИХ АМБИЦИЙ, И ОНА СКАЗАЛА «ПРОВАДИ». Я РАССКАЖУ НЕ ТОЛЬКО О НЕЙ ТАКИМ, КАК ОНА БЫЛА, ЧТО ОНА ДАВАЛА ВИДИТЬ, И ПОЭТОМУ СТАЛА МОЕЙ ПЕРСОНАЖИ. ПОТОМ ОНА ПОДРУЖИЛАСЬ. ОНА ЗАКАЗАЛА В НЬЮ-ЙОРКЕ, И В СВОЕЙ СТЕ СНИМАЛА. А ПОТОМ Я ВКЛАД В НЬЮ-ЙОРКЕ, ОНА — В БЕРЛИНЕ, И НЕ ДОЛГО ВРЕМЯ МЕНЬ ВЕДЕЛА. В 2015 ГОДУ Я ПЕРЕЕХАЛА В БЕРЛИН, Я ВКЛАД В НЬЮ-ЙОРКЕ, ОНА — В БЕРЛИНЕ, И НЕ ДОЛГО ВРЕМЯ МЕНЬ ВЕДЕЛА.



Эта женщина — идеальная

Помимо творчества — она сделала острый социальный комментарий. Сначала Кристиан был один человек. Сначала Кристиан был один человек. Сначала Кристиан был один человек. Сначала Кристиан был один человек.

«У НИХ НЕ БЫЛО НИКАКИХ АМБИЦИЙ, И ОНА СКАЗАЛА «ПРОВАДИ». Я РАССКАЖУ НЕ ТОЛЬКО О НЕЙ ТАКИМ, КАК ОНА БЫЛА, ЧТО ОНА ДАВАЛА ВИДИТЬ, И ПОЭТОМУ СТАЛА МОЕЙ ПЕРСОНАЖИ. ПОТОМ ОНА ПОДРУЖИЛАСЬ. ОНА ЗАКАЗАЛА В НЬЮ-ЙОРКЕ, И В СВОЕЙ СТЕ СНИМАЛА. А ПОТОМ Я ВКЛАД В НЬЮ-ЙОРКЕ, ОНА — В БЕРЛИНЕ, И НЕ ДОЛГО ВРЕМЯ МЕНЬ ВЕДЕЛА. В 2015 ГОДУ Я ПЕРЕЕХАЛА В БЕРЛИН, Я ВКЛАД В НЬЮ-ЙОРКЕ, ОНА — В БЕРЛИНЕ, И НЕ ДОЛГО ВРЕМЯ МЕНЬ ВЕДЕЛА.

на мучениях в костюме. Для меня кино — это кино. И там, в костюме, чтобы показать, как движется тело. И у меня всегда вышло по-иному, как это движется при определенных обстоятельствах. Пленка — это пленка, это пленка, это пленка, это пленка, это пленка, это пленка, это пленка, это пленка.

ЧЕЛОВЕК ЗА КАДРОМ



«Я МЕЧТАЮ ОДНАЖДЫ ПОЕХАТЬ В АФРИКУ, ЧТОБЫ НАЙТИ ДЕЙСТВИТЕЛЬНО ИНУЮ МУЗЫКУ, ПУТЕШЕСТВОВАТЬ С ЕЕ ПОМОЩЬЮ ЧЕРЕЗ РАЗНЫЕ ПЛЕМЕНА, МНЕ ЭТО ИНТЕРЕСНО. ВИДИМО, БУДУ ДОБИРАТЬСЯ АВТОСТОПОМ».

а потом у меня в руках оказалась маленькая аналоговая камера, и я подумала: «А сниму-ка я фильм!» До сих пор я хожу на занятия, чтобы изучить новые компьютерные технологии для монтажа. В целом, мне кажется, смотреть кино, встречать людей из мира кино, которые тебя вдохновляют, снимать фильмы – всё это само по себе является серьезной школой.

Что вы чувствуете, когда заканчиваете съемку?

Я чувствую себя счастливой, мне некогда разбираться, хорошо получилось или плохо – всегда нужно двигаться дальше. На съемку уходит очень много времени, здорово, когда всё наконец-то заканчивается, хотя иногда думаешь: «Ой, это выглядит просто ужасно!» (Смеется.) Но на то и эксперимент. Не бывает идеального фильма. Бывают идеальные режиссеры, но я не такая.

Зачем вы снимаете свои фильмы?

Мне необходимо снимать кино – это единственное, что я могу делать так, как захочу. Мне кажется, что у каждого человека есть то, что ему необходимо делать. Когда я рисовала одна в своей квартире, я чувствовала себя очень одинокой. Кино наконец-то дало мне возможность быть с другими людьми. Это как детектив или путешествие. Я в курсе, что мои фильмы не для широкой, а для вполне конкретной аудитории, иначе это не работает. Поэтому я заранее готова к любой реакции – увидят мой фильм один раз или 500. Например, полнометражный фильм «Баллада о Джнезис и Леди Джей» был куплен во многих странах. Несмотря на то, что это экспериментальное кино об экспериментальных персонажах, он растрогал даже бабушек, то есть ту аудиторию, которая ничего не знает об экспериментальном кино. Приятно видеть, что фильм, несмотря на всю его экстремальность, может вызывать чувства у разных зрителей, потому что на самом деле это фильм о любви. ☑

отец был фотографом животных. Пока я выросла, меня постоянно окружали животные – чаще, чем люди. И они всегда присутствовали в моих фильмах как часть трансформации тела.

Что бы сказал ваш отец – фотограф животных, как вы говорите – если бы увидел, как вы избиваете людей рыбой?

Он плохо понимает, чем я занимаюсь. Но не стоит ожидать от родителей, что им понравится то, что ты делаешь.

Лучше сразу принять этот факт и делать то, что хочется.

Есть какая-то особенная причина, по которой вы не стали изучать кинопроизводство профессионально?

Просто так сложилась жизнь. Я уехала в Нью-Йорк, когда мне было 19. Тогда я защищала докторскую степень по литературе. Я очень любила кино, но была скромной и никогда не думала, что смогу снимать собственные фильмы. В Нью-Йорке я изучала живопись,

FESTIVAL. Un film collectif initié par IndieLisboa au centre de dernière édition du festival.

Lisbonne story

S'affirmant d'année en année comme un festival des plus stimulants, IndieLisboa a célébré son dixième anniversaire il y a deux ans en lançant un projet de film collectif dédié à Lisbonne, et réalisé par des cinéastes révélés et/ou primés par le festival : Gabriel Abrantes, Dominga Sotomayor, Marie Losier et Denis Côté. La projection de cette commande, intitulée *Aqui, em Lisboa* (« Ici, à Lisbonne ») constituait l'événement marquant de la dernière édition (23 avril-3 mai). Le film, par la variété de ses thèmes et de ses propositions stylistiques, offre une vision inattendue de la capitale portugaise, pourtant maintes fois filmée par des cinéastes étrangers. Dominga Sotomayor, dans une approche contemplative,

décrit l'errance de son héroïne, actrice chilienne (incarnée par la mère de la cinéaste), dans la banlieue lisboète, sur l'autre rive du Tage, loin du centre touristique. La grisaille, la laideur apparente de l'endroit, s'accordent avec le sentiment d'aliénation éprouvé par l'héroïne, qui finit par surmonter sa mélancolie grâce à l'intimité nouée avec un homme. Errance, encore, chez Denis Côté : deux guides touristiques solitaires, la nuit tombée, découvrent une autre facette, sauvage et sensuelle, d'une ville qu'ils avaient fini par ne plus regarder. Au rythme d'un free jazz en partie live, ils avancent l'un vers l'autre sans se rencontrer. Plus baroque et théâtrale, la proposition de Marie Losier rend hommage à la fois à *Judex*



Aqui, em Lisboa, épisode réalisé par Marie Losier (2015).

de Franju et à la peinture naïve du Douanier Rousseau : dans le jardin botanique, la réalisatrice imagine un bal masqué réunissant des créatures androgynes, des travestis, des personnages de cirque et de cabaret, qui semblent se fondre dans la végétation tropicale. Enfin Gabriel Abrantes a réalisé l'épisode le plus excentrique, un faux documentaire scientifique où, dans un centre neuroscientifique de Lisbonne, un chercheur parvient, grâce à une nouvelle technologie,

à pénétrer dans le cerveau d'un certain Herner Werzög pour filmer ses rêves et ses cauchemars. Entrecoupée de fausses publicités et bandes-annonces, cette hilarante comédie ne reflète pas moins les angoisses masculines (celles aussi de son auteur et interprète principal) face à la féminité et à l'engagement matrimonial. Espérons que cet ensemble inspiré pourra circuler dans d'autres festivals et institutions.

Ariel Schweitzer



exposition

Le Manège Rochambeau rue de l'art contemporain

Les 25 projets d'art contemporain réunis pour la Triennale habitent le Manège Rochambeau, ville miniature avec un surprenant entrelacs de ruelles.

Aussi surprenant qu'il y paraisse, depuis hier soir, il fait bon déambuler dans le Manège Rochambeau même si... on s'y perd. C'est une ville miniature qui habite le lieu, modèle d'architecture militaire qui a bien failli disparaître. Enfin classé à l'inventaire supplémentaire en 1990, longtemps à l'abandon, aujourd'hui réhabilité, sous la charpente de fer de Polonceau imaginée en 1854, c'est l'art contemporain qui abat ses cartes.

Découvrir en s'amusant

Avec les œuvres présentées au musée, ce sont 25 projets insolites qui conduisent le visiteur à s'amuser à la découverte. Ici, les mouvements du corps jouent avec micros et lumières. Un peu plus moins, on écoute



L'art de s'égarer ou l'image du bonheur pour un happening filmé.

« le mur qui parle ». Là, on s'amuse avec des photos, vidéos, dessins, peintures, sculptures, maquettes...

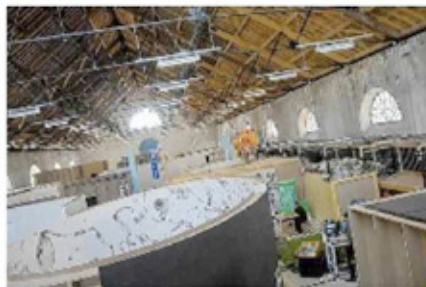
Vingt-cinq projets d'artistes plasticiens originaires de la ré-

gion Centre ou y vivant qui ont bénéficié de l'aide de la Drac,

Direction régionale des affaires culturelles, et qui ont pris possession des lieux inaugurés, hier soir, en présence du président du conseil régional François Bonneau et du sous-préfet Sophie Lesieux. Des installations qui invitent à s'interroger alors que le long des murs du manège, à côté d'étranges pains de sucre, dorment du sommeil du juste des dizaines d'éléments de pierre des décors d'églises et monuments de la région Centre. Un dépôt lapidaire autour duquel le scénographe a conçu une vraie petite ville de l'imaginaire que nous présenterons dans l'édition de dimanche.

Edith Van Cutsem

Jusqu'au 31 octobre, entrée libre. Exposition au Manège du mercredi au dimanche de 14 h à 19 h, le matin à partir de 10 h sur rendez-vous. Exposition au musée, cour du cloître, tous les jours, sauf le mardi, de 10 h à 12 h et de 14 h à 18 heures. www.triennale-vendome.fr



L'art contemporain sous la charpente métallique de l'ancien bâtiment militaire.

Tous droits réservés à l'éditeur



Voisinage insolite entre art contemporain et dépôt lapidaire.

(PHOTOS COUR. NRI, CLAUDE DEFRENEZ)

© TRIENNALE 81-660-4400524

Villa Arson : L'Échappée vive d'une star en Promenade

Génial ce film! Portrait onirique et authentique de la Promenade des Anglais sur grand écran. C'est de la Villa Arson (1). Dans cette bulle de l'art du XX^e siècle, durant vingt-huit minutes, venez en prendre plein les yeux, l'âme, le cœur, le rêve. C'est toujours comme ça avec les stars, les mythes. Et la Prom' en fait partie.

Une expo décalée que L'Échappée vive, coproduite par la Villa Arson et l'ECLAT, pôle régional d'éducation artistique et de formation au cinéma PACA. Réalisée par deux cinéastes : Marie Lossier et Catherine Libert. Décalée, car de toute la série Promenade(s), cette expo est la seule création. Décalée, car inédite. Conçue, mise en scène par deux spécialistes du portrait. « Et le portrait, c'est la rencontre avec un lieu », précise Kalout Andalou, conseiller artistique de l'ECLAT. Marie... Carrière aux États-Unis. Plutôt versée dans le cinéma expérimental. Catherine... Artisanne d'un cinéma qui tient plus du domaine des percep-



La façade du Negresco, déesse de la nuit.

(Photos Catherine Libert et Marie Lossier, 2015. Courtesy des artistes)

tions que de la narration. Pas rigolées, elles ont pourtant pris le projet Prom' à bras-le-corps. En quelques jours, elles ont parlé avec des pas-

sants, des riverains, connus ou anonymes, des artistes, se sont renseignées, ont fait des recherches d'extraits, élaboré des montages. Ex-

cellente et exacte perception. Donnant naissance à une œuvre à la limite de la vérité et de la fiction. Un point de vue documenté esthé-

que. Un enchaînement vil. Un kaléidoscope poétique laissant écho au film de Jean Vigo. A propos de Nice.

Travelling sur l'énergie

La Prom' prise à la voile. Réaliste. Surréaliste. Toujours entre deux eaux, mais suivant un fil conducteur : l'énergie. Énergie de la mer, des voitures qui filent, des gens, des touristes, des sportifs qui courent, rident, se croisent. Énergie d'un lieu de mythé. Où on va voir. Où il faut être vu. Ben, Noël Dolla, Negresco, hôtel Ruhl (le vrai, le beau...), ski nautique, filonars, élégantes, palmiers, vagues, chaises et transats, batailles de fleurs, gâteaux... « La Promenade au bord du monde », comme dit une figurante. Prom'. Julie même...

CHRISTINE RINALDO

crinaldo@niramat.fr

(1) <http://la.31.002.fr/villa-arson/>

20 avenue Stephen Leger/2. À découvrir également dans autres expositions. Bibliothèque Odéon/Ouest tous les jours, sauf le mardi, de 14 heures à 19 heures. Reservations : 04.93.07.73.73.



L'oiseau de la nuit, de Marie Losier; *Friend and Friends*, de Gabriel Abrantes.

IndieLisboa > **Aqui, em Lisboa (Ici, à Lisbonne)** de Denis Côté, Dominga Sotomayor, Gabriel Abrantes et Marie Losier

Los *barões*, de Dominga Sotomayor, ouvre le bal avec humour dans une salle de cinéma alors que la séance vient de s'achever et qu'un animateur fait se lever l'actrice du film pour un débat. Rien ne manque, ni le larsen du micro, ni les paroles banales, ni les problèmes de traduction. Cette rapide entrée en matière n'a d'autre fonction que de dériver. On ne voit rien des échanges, on quitte la salle puis la ville pour suivre la comédienne à la recherche d'on ne sait quoi, accrochée à de vagues souvenirs de son père passé par Lisbonne. Elle rencontre un homme qui, bien qu'ils ne parlent pas la même langue, va l'accompagner dans cette balade sans but défini.

Chaque film peut être ainsi perçu comme une échappée et une manière de répondre à la commande tout en s'en déliant. Avec *Excursões*, Denis Côté s'acquitte frontalement d'une présentation touristique en

plantant sa caméra devant deux conférenciers, un homme et une femme qui commentent Lisbonne, et en s'arrêtant à Belem. Mais c'est pour mieux s'en détacher. On suit ensuite parallèlement les deux personnages dans "le civil" jusqu'à un concert de free-jazz donné dans un appartement.

Ily a une sorte de tendresse pour la ville et les gens dans la façon dont le temps s'écoule doucement au fil de ces deux premiers films, propice à saisir une ambiance, un climat, des moments dont la simple contemplation nous est permise grâce à une trame narrative relâchée.

Dans ce tétraptique, le faux documentaire signé par Gabriel Abrantes, *Friend and Friends*, apparaît comme le volet le plus joyeusement déjanté et *L'oiseau de la nuit*, de Marie Losier, le plus mystérieux. L'évocation de Lisbonne chez Abrantes, passe dans les intermèdes

publicitaires qui interrompent l'expérience qu'il relate et interprète: une plongée dans sa propre psyché, via une nouvelle machine exploratoire, par sa fiancée, ingénieure en neurosciences et en génétique. On découvre ainsi dans ces clips, une publicité pour une crème très portugaise, une incursion dans un lieu touristique (Belem encore) et la bande-annonce d'un film signé Moldy Allen autour du Portugal en crise. Abrantes y confirme la fertilité de son imagination et son goût pour l'enchaînement de scènes, aussi improbables que jubilatoires aux confins du surréalisme. On y croise une sorte de mollusque marin qui se mettra à chanter, un livre que la sœur de sa fiancée lui a offert, *La triple pénétration pour les nuls*, sa mère qui apparaît - interprétée par Abrantes lui-même - dans un usage

vendâtre provoqué par un pet, des automobiles qui avancent sans même toucher le sol.

Images en 16 mm, silènes androgynes, personnages surmontés de masques d'animaux qui se livrent à des rituels ou des sortes de performances dont le sens nous échappe, Marie Losier, installant ce bestiaire, ses personnages grimés et ses couleurs saturées dans différents espaces qu'on imagine prélevés dans la ville portugaise (plage, escalier, forêt...), ajoute une nouvelle pièce à l'édifice de son œuvre singulière.

En provoquant cette production de quatre courts métrages très différents qui s'assemblent parfaitement, en invitant ces réalisateurs à rêver comment être aujourd'hui "Aqui, em Lisboa", le festival IndieLisboa n'a jamais autant mérité son nom.

Aqui, em Lisboa (Ici, à Lisbonne), Portugal, 2015, couleur, 88 mn.

Matérialisation et scénario: Denis Côté, Dominga Sotomayor, Gabriel Abrantes et Marie Losier. Image: André Santos, Diogo Costa Amarrante, Jorge Quintela et Rui Xavier. Son: Marco Leão, Rafael Cardoso et Miguel Cabral. Montage: Nicolau Roy, Dominga Sotomayor, Felipe Calves, Marie Losier, Margarida Lucas et Catherine Libert. Interprétation: Francisca Castilho, João Canijo, Carloto Cotta, Cláudia Leal, Martinho de Jesus, Joana de Verema, Patrícia Leal, Carloto Cotta, Sónia Balasar, Gabriel Abrantes, Filipa Anika, David Phelps, Cláudia Jardim, Joana Barrios, Nabeo Checa, Norberto Lobo, Deborah Krystal, Cindy Scasch, Alda Cabrita, João Pedro Rodrigues, João Rui Guerra da Mata, Simon Darnoust, Carlos Cononção, Bernardo Lacerda, Antónia Barraud, Didier D'Abreu, Pedro Pereira et Eduardo Moreira. Production: IndieLisboa (Associação Cultural).



Les barões, de Dominga Sotomayor.

Les balades de Marie Losier, cinéaste transatlantique

LE MONDE | 11.10.2014 à 15h56 • Mis à jour le 11.10.2014 à 15h57 |

Par Noémie Luciani



La réalisatrice Marie Losier. | DR

« *Bonjour New York, bonjour L. A., bonjour Celluloïd !* » Le programme de courts-métrages de la Carte blanche Marie Losier, proposée cette semaine pour la troisième édition du Festival international du film indépendant de Bordeaux, s'annonce avec bonne humeur : une sélection entièrement *made in USA* pour une programmatrice dont le nom sonne très français. Et pour cause.

Tombée amoureuse de New York grâce à Bob Dylan, Lou Reed et Woody Allen, Marie Losier y débarque à 19 ans, avec une bourse et l'ambition d'étudier l'écrivain Tennessee Williams. Elle n'est plus repartie. Rapidement, la boursière sèche les cours et s'immerse dans le cinéma, elle garde encore une approche très concrète de l'expérience et un amour immodéré pour la bonne vieille pellicule en 16 mm à laquelle la programmation bordelaise rend hommage. « *Je n'ai jamais fait d'école de cinéma. Le 16 mm, ça a été la première chose que j'ai grattée, touchée, montée, collée, découpée... La méthode même est très physique : la caméra est lourde, on doit se déplacer avec elle sans voir le résultat. L'approche du sujet devient plus intime, plus intense.* »

Après avoir d'abord jeté son dévolu sur la peinture, elle rencontre les grandes figures de l'underground new-yorkais en fabriquant des décors pour le metteur en scène d'avant-garde Richard Foreman : Jonas Mekas, les frères Kuchar

Bonjour New York, bonjour L. A., bonjour Celluloïd !

ainsi que des musiciens, performeurs, cinéastes, poètes en tous genres qui forment un petit monde de créatifs obsessionnels. Sans argent, mais avec bonne humeur, on pratique tous les arts ensemble, on y fait tout soi-même et rien tout seul. Pour ses films, Marie Losier imagine des dispositifs, crée des costumes, filme, monte, produit... mais à chaque étape vingt petites mains l'aident, la portent. Elle travaille en lévitation.



LE MONDE 2014

Bonjour New York, bonjour L. A., bonjour Celluloïd !

sont autant de portraits d'amis, où il n'est jamais question de jouer à la caméra – ou à la réalisatrice – invisible. Elle les porte autant qu'ils la portent : au plus beau de ce qu'ils sont.

A l'entendre chanter sa vie new-yorkaise, on comprend mal ce qui a pu, vingt-trois ans après, la ramener en Europe. Pragmatiquement : une bourse, encore, pour une résidence à Berlin. Mais aussi la curiosité de « *découvrir ce qui, dans l'art et le cinéma européen, ne passe pas toujours la frontière* ». A commencer par son public. Nés de la folle énergie new-yorkaise, ses films ont trouvé des spectateurs en Europe. Son premier long-métrage, *The Ballad of Genesis and Lady Jaye* (2011), y a remporté plusieurs prix, lui a ouvert des portes.

Redevenue parisienne depuis quelques semaines, Marie Losier travaille sur plusieurs projets européens. Le festival IndieLisboa, qui avait décerné son Grand Prix à *The Ballad*, l'a invitée à coréaliser un film collectif sur Lisbonne. Elle réinvente en fiction son projet de documentaire sur la chanteuse Peaches et ajoute à sa galerie de portraits un nouvel inoubliable : Cassandro, champion de lucha libre (le catch mexicain) et exotico (il combat en drag queen). Peut-être finira-t-elle, comme il y a vingt-trois ans à New York, par faire en Europe tout autre chose que ce qu'elle avait prévu. Dans l'intervalle, souhaitons que la France sache accueillir en enfant prodige cette enfant prodige qu'un vent américain lui ramène.

Festival du film indépendant de Bordeaux. Jusqu'au 12 octobre. [Fifib.com](http://fifib.com)
(<http://fifib.com/fr>)

Noémie Luciani
Journaliste au Monde

Date : 21/01/2014
 Pays : FRANCE
 Page(s) : 33
 Rubrique : Culture
 Diffusion : (137831)
 Périodicité : Quotidien
 Surface : 31 %



IMAGES Cette année au centre Pompidou, le festival produit et invite des artistes à réinventer le genre.

Le biopic rapplique à Hors Pistes

Par un jour sans que Hollywood n'annonce un nouveau projet de biopic grassamment doté. Dans les tuyaux, Tupac, Tolkien, Lance Armstrong ou Hillary Clinton. Le film biographique est le thème que s'est choisi le festival Hors Pistes dédié aux images contemporaines, qui prend précisément une nouvelle piste en devenant non plus seulement diffuseur, mais producteur. La manifestation, qui se déroule au centre Pompidou jusqu'au 26 janvier, invite des artistes à se réapproprier le genre.

Parmi eux, la star de l'auto-filmage, Jonathan Caouette, révélé par *Tomatom*, qui prépare un *Marianne Faithfull*. Dimanche soir, il animait une master-class avec Marie Losier, réalisatrice de portraits d'artistes radicaux. Elle disait que c'était une manière de «partager» leur relation. Au jeu du narcissisme contemporain, l'amitié se partagerait donc, comme un tweet. Ils projetaient extraits de films, scènes coupées ou conversations Skype. Pour Losier, une géniale captation d'une balade en gondole avec Peaches ou un docu sur le rockeur Alan Vega.

Tweets. On peut néanmoins poser la question de l'intérêt du biopic à l'ère de la NSA et de la transparence généralisée, où tout le monde sait tout sur tout le monde, des virées du couple Hallyday par tweets géolocalisés aux mornes vies des millions d'amateurs emplissant le grand confessionnal YouTube. Jean-Marc Chapouille s'est, lui, vu figé dans Google Street View, saisi à son insu

par les yeux panoptiques d'une Google Car. Surpris que la société Google se soit permis de défigurer ainsi son visage, il lui demande de... le déflouter! Sa performance, *M. Google, à qui appartient la réalité?* est une (en)quête existentielle drôle et mélancolique menée depuis son ordinateur, par algorithmes interposés, sur la piste de ses doubles numériques.

Durant ces quinze jours, Hors Pistes accueille au Forum - I une petite «usine à biopic», la Biopic Factory, présentée par les artistes Simon Fravega et Meggie Schneider, à la fois exposition et plateau de tournage. Au cœur du dispositif, le «biopic-nique» convie à sa table, chaque jour à 13 heures, dix invités (écrivains, artistes, commissaires, anonymes...), pour un repas concocté par deux jeunes chefs cuisiniers. Revêtus

d'une blouse dont les motifs varient quotidiennement selon le thème au menu, inspiré des grandes étapes de nos vies (l'enfance, le désir, l'ennui, l'échec, la mort...), les convives sont invités à apporter leur contribution à ce banquet sous forme d'un texte. Mercredi, l'amour était dans toutes les bouches et les assiettes de porcelaine. Le vin n'avait pas encore coulé que déjà les convives entonnaient *Que je t'aime*, de Johnny. En savourant une soupe de céleri aux pommes relevée de gingembre, l'un des invités énumère les mille et un mots dont l'arabe dispose pour nommer les mouvements du cœur et leurs subtilités, quand le français se démène avec des périphrases alambiquées.

Langage. Les invités ont l'air de s'amuser et de savourer, le public, lui, est doublement frus-

tré, maintenu à l'écart, dans le rôle du gars en trop à table. Les scènes tournées feront l'objet d'un

long métrage participatif, *Personne*, premier «biopic de l'anonyme».

La question du langage collectif est posée frontalement avec un atelier d'écriture en ligne, animé par l'écrivaine Chloé Delaume. Le public est invité à imaginer la biographie d'Elizabeth Ambrose, personnage fictif de 26 ans. Sur le blog, on lit ce bel énoncé : «Elizabeth dit : Je. Vous avez 24h pour lui remplir la bouche.»

M.Le. et C.Gh.

Festival Hors Pistes,
 au centre Pompidou, 75004.
 Jusqu'au 26 janvier.
 Rés. : www.centrepompidou.fr



À la Biopic Factory s'affablent chaque jour dix artistes. (S. O. H. / OFFICINE / CENTRE POMPIDOU)

Infinite planes and movies to dolphins in the possible future of cinema

LUIS MIGUEL QUEIRÓS 26/11/2014 - 20:28

Five directors discussed in Port the future of cinema and the conclusion, there was some, maybe we could sum up in a sentence of Joaquim Thrush: "Every magician has his trick to get in the future"



1 / 3

The cinema of the future will go through an intensive and creative use of technologies whose potential still barely started to emerge? Filmmakers 2050 little be concerned with their human brothers and will be making films *engagés* for dolphins? Or should we trust that tomorrow as yesterday, will fight for a cinema that meets the mission and the miracle of creating life and presence, as Flaherty doing live before our eyes one Nanook who himself says at the beginning of the film, is dead? Or, more disturbing hypothesis, all these discussions are illusory, since the images have now become autonomous and we are all at your service, ensuring their circulation?

These are just some of the issues on Tuesday echoed the Municipal Rivoli Theatre in Porto, a Future Forum session which aimed to discuss "the film as a reinvention of the possible." Under the baton of flexible commentator-actor Joaquim Thrush, have heard two young Portuguese filmmakers born in the 80s, Salome Lamas and Gabriel Abrantes, and two other filmmakers that the latter invited: the Polish Marcin Malaszczyk, who lived most of his life in Berlin, and the French Marie Losier, who worked over twenty years in the United States. After the debate, and the logic of a

The Ballad of Genesis and Lady Jaye

festival that wants to be both reflective and performative time, the evening session was dedicated to the screening of a film of each of the participants, including Thrush, which showed firsthand materials of the second film is preparing on the Bosnian war.

Looking at the curriculum of the guests, the most obvious common point seemed to be that of a shared interest in border areas, and overlap between documentary and fiction, and also, albeit to varying degrees - here the most obvious case is the Abrantes - between film and other arts. One concern, along with some generational coincidence, could foresee that the session would be worth more detail by the personal experiences than by confrontation of opposing views. But the movie (spoken in English) kept some surprises, as we begin to understand in the first few scenes, intended for self-presentation of the protagonists.

"It takes me a long time to make a movie, sometimes seven or ten years," explained Thrush, "because I am interested in time, waiting for the light, the memory ...". He added have never done a short film. Gabriel Abrantes, who grew up in the United States and now lives between Portugal and Switzerland, and you see in the movies of the dimensions of his artistic journey, alongside painting or installation, took the example of the author of *this side of the Resurrection* (2011) to confess that developed "an exactly opposite technique" to the Thrush: "work quickly and just do short films."

Co-director, with Daniel Schmidt *A History of Mutual Respect* (2010), awarded at the Locarno festival, Abrantes says he will "very small teams" to sites that interest you by "economic or political situation", such as Haiti, Sri Lanka and Brazil. Although his films can be "strangely similar to documentaries", ensures that only makes fiction. And to draw this line as peremptory, distinguished himself from other young filmmakers present, who in different ways praised the creative freedom that the ambiguity between documentary and fiction offers.

But the way they view the possibilities of new technologies, particularly digital, is far from consensual. Multiple award-winning author of *No Man's Land* (2012) - story of a homeless that was command of the colonial war and paid assassin of the state terrorism in post-Franco Spain - Salome Lamas says there is "too crazy" with digital, but also did not think the technology change the essential. When shooting, what it does is "wait for the moment," and it says, does not change if the camera is digital.

Marie Losier, director of *The Ballad of Genesis and Lady Jaye* (2011) - Accompanying the way the artist Genesis Breyer P-Orridge and his wife were undergoing surgical interventions as part of a process (Pandrogyné project) to become one, indistinguishable - has a different relationship with the digital. Assume like your 16mm camera and know who has "three minutes to film and the film is expensive." Freedom of digital makes it "locked" he says. "I feel a physical joy filming I can not go to the video, which makes me a little cold."

The Ballad of Genesis and Lady Jaye

Already Marcin Malaszczyk, whose recent *Sieniawka* (2013), premiered at the Berlin festival and awards in France and Brazil, shooting a Polish psychiatric hospital in a desolate wasteland post-industrial, takes his fascination with the new technical freedom to "do very complex things" that were previously only available to Hollywood, but also by "new ideas" that these materials and techniques can bring to the movies. With digital "is theoretically possible to make an infinite plane, which would continue even after the death of the director," he says, arguing that "digital cinema is yet to be explored at different levels." In the discussion on the growing fusion between documentary and fiction, Malaszczyk distinguished rose to Losier and Lamas assumed by his desire to "find a third way, incategorizável".

Désancrées

RENCONTRE ENTRE CHANTAL AKERMAN ET MARIE LOSIER

La participation de Chantal Akerman à ce dossier s'imposait. Mais nous savions aussi que l'exercice serait périlleux : Akerman a toujours décrié les « ghettos » et se refuse à parler en termes de catégories. Nous avons choisi de lui proposer un dialogue avec son amie franco-new-yorkaise Marie Losier, réalisatrice du beau *La Ballade de Genesis et Lady Jaye* (2011). La rencontre s'est faite à New York, où Chantal Akerman enseigne à la City University of New York et Marie Losier est programmatrice à l'Alliance française, dans les locaux d'Anthology Film Archives. On sent par sa façon d'y pénétrer qu'Akerman est chez elle dans la salle mythique de Mekas. C'est ici qu'elle a découvert le cinéma expérimental au début des années 70 et qu'elle revient aujourd'hui présenter la sortie new-yorkaise de *La Folie Almayer*.

• Dans *The Pajama Interview*, le livre d'entretiens que Nicole Brenez a réalisé avec vous, vous dites : « Cinéaste catholique », « cinéaste juif », « cinéaste femme », « cinéaste homosexuel », il faut enlever tous ces qualificatifs, ce n'est pas là que se jouent les choses. On pourrait commencer par là. Chantal Akerman : La réponse est déjà là. Je pense que votre dossier est lié au fait qu'il n'y avait aucune femme au Festival de Cannes ?

• Oui, êtes-vous d'accord avec la pétition qui a été lancée ? C.A. : Je n'avais pas envie d'y participer, pour plein de raisons. Le Festival de Cannes est très carré. Ce sont toujours les mêmes gens. Ils ne prennent pas de risque, à part pour quelques films asiatiques.



Chantal Akerman par Marie Losier.

D'ailleurs ils s'en sont mordu les doigts quand Apichatpong [Weerasethakul] a eu la Palme, ils se sont dit : « C'est pas possible, l'année prochaine on va mettre des gars costauds au jury. » Et l'année d'après, ils ont pris De Niro. Je suis souvent allée à Cannes, mais jamais en compétition, comme par hasard. Par rapport à cette institution, dire : « Voilà, il n'y a pas de femmes », c'était presque leur donner trop d'importance. Je n'ai pas participé à ça.

• Marie, que pensez-vous de l'idée de faire un dossier sur les réalisatrices ?

Marie Losier : C'est comme les festivals gays et lesbiens. C'est très fermé, alors que je trouve qu'un film a plein de couleurs, peu importe la personne qui l'a réalisé.

C.A. : C'est encore une fois un ghetto. Comme si on faisait un festival du cinéma juif, du film de femme, du cinéma européen ou francophone. Et moi qui suis une femme, pourquoi est-ce que je ne ferais pas un film d'homme, de temps en temps ? On ne sait pas non plus ce que c'est, un film d'homme.

• C'est le genre de question que l'on veut poser. Peut-on parler de « film d'homme » ou de « film de femme » ? Est-ce qu'il existe une « écriture-femme » au cinéma ?

C.A. : L'écriture-homme, c'est l'écriture capitaliste. Non, pas capitaliste : c'est comme les Blancs par rapport aux Noirs. C'est la manière dont le cinéma a quasiment commencé. Lorsque des femmes réalisent des films plus commerciaux, plus réguliers disons, elles ont plus de public. À l'époque où on faisait des trucs féministes, on a essayé de définir ce qu'était, par exemple, une écriture de femme. Et je crois que nous n'avons pas réussi. Il y a des grands écrivains et des mauvais écrivains : si se trouve que,

lorsque tu es un mauvais cinéaste homme, tu as tout simplement plus de chance que lorsque tu es une mauvaise cinéaste femme. On en demande plus aux femmes.

M.L. : Les colloques sur le cinéma féministe m'angoissent terriblement. Récemment j'ai participé à l'un de ces débats et je m'y sentais très incongrue—ce n'est pas un sujet que j'ai envie de discuter ou de défendre.

C.A. : On m'a tout de suite classée comme cinéaste féministe à cause de *Jeanne Dielman*. Mais je n'ai pas voulu réaliser un film féministe, j'ai juste voulu faire *Jeanne Dielman*. Il se trouve que beaucoup de femmes se sont identifiées au personnage parce qu'en effet, ce qu'on voit dans ce film, c'est ce qui est coupé au montage d'habitude, des gestes qui ne sont pas porteurs commercialement.

M.L. : *La Ballade de Genesis et Lady Jaye* a été adopté par les milieux gays alors qu'il ne contient rien d'homosexuel : c'est le portrait d'un homme qui ressemble à une femme, mais qui est toujours hétérosexuel. Et pourtant le film est défendu comme *queer* ! C'est à l'envers.

• Vous avez toutes les deux un parcours qui jette un pont entre Paris et New York.

C.A. : Plus qu'entre les deux pays, je dirais entre deux mondes. En France, il y a les gens de cinéma, point. Maintenant ça se mélange un peu avec le monde de l'art. Tandis qu'ici, il y avait Bob Wilson, Richard Foreman, les danseurs, les cinéastes, la musique. Peut-être 200 personnes... Et ces 200 personnes ont tellement donné. Aujourd'hui il y a des gens qui rappellent ce qui a été fait en 1970, en moins bien. C'est toujours comme ça : on refait la même chose, dans une version amoindrie.

M.L. : New York a changé aussi. J'y suis venue parce que j'avais peur de faire du cinéma en France. J'ai commencé avec le théâtre, en travaillant avec Richard Foreman. C'était ma méthode pour que tout soit ouvert, les milieux du théâtre, du cinéma ou de la musique.

C.A. : À l'inverse, la France est très cloisonnée, on y étouffe. Mais aujourd'hui à New York il faut être riche, les films indépendants ne sont en général que des marchepieds vers moins d'indépendance. En France, ce qu'on appelle le cinéma d'auteur n'existerait pas sans l'avance sur recettes. Mais même pour les documentaires, il faut donner un scénario—alors qu'un documentaire, c'est partir à la découverte de quelque chose. C'est là où tu te dis que la France est bien un pays qui étouffe... avec élégance !

M.L. : Mais ici, il n'y a pas d'argent. J'ai mis sept ans à réaliser mon film.

C.A. : Et ça a été exactement le film que tu voulais ! Tu n'aurais pas pu l'écrire. Pour faire du cinéma il faut passer par l'écriture, mais un film, ce n'est pas de l'écriture. Lorsque je pars tourner un documentaire, je ne sais pas ce qui va arriver. Je veux être comme une éponge et sentir les choses. Si je dois écrire à l'avance, c'est déjà mort. Ici il y a des gens qui prennent une caméra sans demander d'argent pour le faire. Qui ne doivent pas écrire un texte, qui y vont comme ça.

M.L. : Au début du tournage il y a six ans, tu m'avais dit : «N'attends rien. Il faut juste que tu le fasses. Tu verras, il y a un truc qui se passera et tu arriveras à le finir.» Six ans plus tard je l'ai fini. Tu m'avais dit autre chose : «Pour le documentaire, ce que tu aimes, c'est l'aventure. Après il y a le montage, le moment où le film devient un film.»

C.A. : Oui, parce qu'il y a comme ça une pulsion qu'il faut suivre. Si ta pulsion est juste, il y a un film. Avec Marianne



... Marie Losier par Chantal Akerman, à l'Anthology Film Archives à New York.

[Lambert, productrice de *La Folie Almayer*] nous sommes allées en Oklahoma, parce que quelque chose m'avait frappée là-bas. On s'est laissé imprégner, et on va voir. Plein de livres ont été écrits sur les scénarios. Et le grand rêve de 95 % des metteurs en scène français, c'est de faire un film presque américain. Là, on s'éloigne des femmes, mais peut-être pas tant que ça...

Il y a une chose que je voudrais dire aussi, par rapport à tout ça : ce n'est pas bien d'avoir un ancrage. Mes parents sont polonais. Je suis une cinéaste belge femme juive homosexuelle. C'est tout ce qui se dit de moi. Mais je ne me sens pas comme ça. Je suis juste quelqu'un—Chantal—qui

fait des films. Même pas Chantal Akerman ! Je voulais quitter la Belgique, je suis allée à Paris, en Israël, puis je suis venue ici. Je voulais continuer à être ici mais pour des raisons compliquées, je suis revenue en France. Maintenant je suis de nouveau ici. Je ne sais pas ce que je fais. La seule chose qui me rattache encore à la France et la Belgique, c'est la langue. Le français est ma langue.

• Vous allez rester à New York ?

C.A. : Oui, pour l'instant. Peut-être que nous allons retourner au Cambodge. Avec Marianne, on cherche l'endroit idéal. On rêve de ci, on rêve de ça, on ne sait pas trop.

Au fait, vous avez vu la liste des 100 meilleurs films de *Sight & Sound*? [cf. p. 78] Il n'y a pas Agnès, pas Marguerite, pas... je ne sais pas qui. [Dépitée] Je suis la seule femme. La seule.

Entretien réalisé par Nicholas Elliott à New York, le 16 août. Remerciements à Jed Rafogel à Anthology Film Archives.

CAHIERS DU CINÉMA

Marie Losier

La Française Marie Losier est venue à New York avec une bourse pour écrire un doctorat sur l'adaptation au théâtre et au cinéma des lettres de Tennessee Williams. Dix-sept ans plus tard elle n'a toujours pas écrit une ligne mais a trouvé sa place. Après des études de peinture pour s'assurer un visa, elle devient scénographe avec le metteur en scène Richard Foreman et commence à brosser des portraits de cinéma avec des courts métrages sur Foreman, les frères Kuchar, Guy Maddin et Tony Conrad. Elle s'embarque sur le projet au long cours qui donnera naissance à son premier long métrage, *The Ballad of Genesis and Lady Jaye*: filmer la vie de Genesis P-Orridge, fondateur du groupe industriel Throbbing Gristle et de Psychic TV, et de son amoureuse Lady Jaye. En 2011, ce mélange étonnant de scènes documentaires et de fantaisie à la limite de l'onirisme gagne deux prix à Berlin et entame une tournée mondiale de festivals. Sa distribution française (le 26 octobre) marque le retour de Marie Losier au pays. Quant elle ne parcourt pas New York une Bolex à la main, Marie Losier est la programmatrice cinéma de l'Alliance française, dosant savamment les comédies réclamées par les franco-philes du Upper East Side et les films d'auteur attendus par les jeunes cinéphiles de Brooklyn.

N. E.



● Comment est né le projet de *The Ballad of Genesis and Lady Jaye* ?

Je ne connaissais absolument pas Genesis P-Orridge: ni sa musique, ni son œuvre. Un jour je suis allée voir un concert d'Alan Vega, et Genesis était en troisième partie. Sa présence m'a vraiment manqué, un peu comme les voix rock que j'aime à la Lou Reed ou à la Bob Dylan. Le lendemain j'ai marché sur le pied de quelqu'un dans un vernissage bondé à Soho: je me suis retrouvée et c'était Genesis. Une rencontre typique-

ment new-yorkaise. C'est comme ça que ma vie a toujours marché ici. On a parlé cinq minutes et il m'a dit qu'il aimerait me revoir. Une semaine plus tard je suis allée chez lui à Brooklyn. Lady Jaye et lui m'ont beaucoup questionnée, et puis Jaye a dit: «She's the one. C'est elle qu'on attendait pour nous filmer.» Dès qu'on me propose de prendre une caméra je suis partante. Deux semaines plus tard je me suis retrouvée dans un bus en tournée avec Psychic TV. C'était le début d'une aventure qui a duré sept ans.

Ça a pris du temps. Je filme avec une Bolex, trois minutes à la fois. Je n'ai pas de moyens, donc je travaille à plein temps. Mais on se voyait régulièrement pour filmer. Très rapidement je me suis rendu compte que c'était banal de juste filmer un groupe de rock. J'ai découvert les archives de lettres entre Genesis et William Burroughs et Derek Jarman. J'ai commencé à filmer la vie de Gen et j'ai compris qu'il y avait vraiment une histoire d'amour entre Jaye et Gen, dans leurs interactions de tous les jours mais aussi leur projet de pandrogynie, de se changer chirurgicalement pour se ressembler. Ça m'aurait terrifiée si c'était la première approche, mais comme il y avait toutes ces couches et leur amour infini, c'est ça qui a pris le dessus. Quand Jaye est morte en 2007, je savais qu'il y avait un film. Je pensais aussi que c'était la fin du film parce que je ne voulais pas imposer la caméra chez Gen. C'est lui qui m'a rappelée pour dire qu'il fallait finir le film

NAIF

ENQUÊTE

pour Jaye. Sa mort, aussi tragique soit-elle, a clos le film et l'a amené plus loin.

● Certains moments sont très mis en scène et s'éloignent nettement du documentaire.

Je travaille toujours comme ça avec mes portraits. Quand j'interviewe mes sujets, des images se créent dans ma tête. Gea est un personnage très rock'n'roll mais j'avais envie de le filmer en poisson ou en oiseau dans un décor à la Météis. C'est tellement hors propos qu'il se sent à la fois nu et totalement libre, ce qui donne une tout autre histoire entre moi et lui. Quelque chose de magique se met en place dans la façon dont il joue, cela permet une intimité.

● Le film est totalement auto-produit ?

Oui, j'ai obtenu des bourses et je travaille à plein temps pour gagner l'argent nécessaire. J'ai tout fait : la réalisation, le montage, etc. Mais j'ai donné le titre de producteur à Martin Marquet et Steve Holmgren parce qu'ils m'aident bénévolement depuis que le film est terminé. Producteur ne veut pas obligatoirement dire argent. Ils m'aident d'un point de vue légal parce que je suis nulle en business. S'occuper d'un premier long métrage c'est extrêmement compliqué, alors ils s'assurent que je ne fais pas n'importe quoi.

● Est-ce qu'il y a d'autres cinéastes à New York qui font des longs métrages en autarcie ?

Dans mon milieu ce sont surtout des courts métrages expérimentaux, ou alors des grands noms comme James Benning ou Jonas Mekas qui sont maintenant aidés par agnès b., des musées ou des grandes fondations comme la Guggenheim. Je n'en connais pas beaucoup qui font comme moi. Je ne me suis jamais préoccupée de trouver de l'argent : j'ai toujours commencé le film quand il était là. Aujourd'hui j'aimerais avoir l'occasion d'aller plus loin. Pour la première fois je me sens fatiguée. C'était très dur de tourner, de monter

et de tout faire : les e-mails, le site web, etc. Je ne suis pas bonne en tout, il y a des gens meilleurs que moi pour faire certaines choses.

● Comment décririez-vous le milieu du cinéma expérimental à New York ?

C'est un milieu qui m'inspire toujours. Il n'y a pas de compétition parce qu'il n'y a pas d'argent. C'est extrêmement beau comme symbiose. En même temps je n'ai pas envie de ne faire du cinéma que pour un petit groupe fermé. Pendant longtemps mon travail n'a pas été montré ici. Mes films sont pleins de gens en costumes pas possibles, des mecs avec des robes, des poissons et des spaghetti. Ça ne rentrait nulle part. C'est difficile de se trouver une place, surtout quand on est une jeune fille au milieu d'un groupe assez énorme de pères du cinéma expérimental. Ce n'est que lorsque le Forum et Kino Arsenal à Berlin ont montré mes premiers films qu'un espace s'est ouvert pour moi. *The Ballad...* peut être un film difficile à regarder pour quelqu'un qui à l'habitude d'un

cinéma commercial, mais en même temps, ça touche un public immense, que ce soit des vieilles dames en Argentine ou un Français fan de musique industrielle.

● Comme nombre de jeunes cinéastes ici, vous restez fidèle à la pellicule.

Je suis très attachée à la pellicule et au vieux système des bobines de trois minutes de la Bolex. C'est lié au fait que physiquement je ne peux pas porter une caméra plus lourde, que j'aime être seule et que je n'ai pas d'équipe. La pellicule est physique pour moi, c'est proche de la peinture, tandis que la vidéo est plate. J'aime la lumière qui rentre et qui brûle la pellicule. La vidéo m'empêche aussi de précéder ce que je veux filmer, de trouver l'impulsion, parce qu'on peut tout filmer en vidéo. Avec la Bolex, il y a presque une sorte de pré-montage.

● Les différentes formes artistiques new-yorkaises s'entremêlent-elles ?

Elles s'entremêlent dans le sens où Sonic Youth accompagne les projections de cinéastes expérimentaux. Tout ce milieu-là se mélange, mais il est très petit. On fait aussi de plus en plus de projections dans les galeries, ainsi que des installations avec du 16 mm. Moi, je vais partout et j'ai rencontré quelques-uns qui font pareil. Quelqu'un comme Tony Conrad, qui fait de la musique, des films et de la performance, est absolument partout.

● Quels sont vos films new-yorkais préférés ?

Les documentaires des frères Maysles ou de D.A. Pennebaker. Même quand ils n'étaient pas filmés à New York, ils étaient toujours fabriqués ici et restent new-yorkais dans leur approche. Et *Walden* de Jonas Mekas. Plus récemment j'ai adoré *Lenny and the Kids* des frères Saffell. C'est le New York que je connais, à peu près années 70. ■

Esthétique réalisée par
Nicholas Elliott
à New York, le 17 août.



The Ballad of Genes and Lady Jaye de Marie Losier (2011).



The Ballad of Genesis and Lady Jaye de Marie Losier

Je serai ton miroir

par STÉPHANE DU MESNILDOT

'Il be your mirror' : c'est la chanson à laquelle on pense devant *The Ballad of Genesis and Lady Jaye*, magnifique chanson que

Lou Reed écrit pour Nico sur le premier album du Velvet Underground. Le film de Marie Losier, portrait de l'amour symbiotique de deux personnalités hors du commun, pousse le vœu jusqu'au bout : renier jusqu'à son identité génétique pour ne faire plus qu'un avec l'aimé.

Lorsqu'en 1993, Genesis P-Orridge, «pape» de la musique industrielle et leader des groupes Throbbing Gristle et Psychic TV, rencontre Jacqueline Breyer, alias Lady Jaye, «performeuse» new-yorkaise extrême, il en tombe fou amoureux. Tous deux s'engagent dans un projet artistique et passionnel qu'ils nomment «pandrogynie» : devenir le reflet l'un de l'autre par une série d'opérations chirurgicales et hormonales, et créer ainsi une nouvelle

entité, ni masculine ni féminine. La transsexualité est au cœur du projet, même si les deux artistes entendent dépasser le genre. Genesis et Lady Jaye se vivent comme des superstars warholiennes, des personnages de fiction et des œuvres d'art. Avec Brummell, ils pourraient dire : «*La création de moi-même est ma folie*».

On mesure le chemin parcouru lorsque Marie Losier montre Genesis retrouvant dans ses archives son premier disque, enregistré à 17 ans. «*Voilà ce qui peut arriver parfois à une idée*», déclare-t-il, considérant le jeune rebelle londonien, fou de *beat literature*, devenu depuis une flamboyante créature. L'idée, de façon très cronenbergienne, a le pouvoir de modifier le corps et la chair. «*Le corps n'est qu'une valise dans laquelle nous sommes transportés*», déclare Genesis. *La pandrogynie, c'est l'esprit, la conscience*. Pendant les années 70, au sein de Throbbing Gristle ou du collectif COUM Transmissions, proche des

activistes viennois, Genesis travaillait une dimension charnelle souvent dérangeante, exposant l'envers d'une société britannique puritaine et répressive. La nudité, les mutilations, la pornographie, l'exposition de déchets organiques étaient déjà une façon de dévoiler la vie scandaleuse de la chair. Dans sa musique, intégrant les sons concrets de la société industrielle, et dans son corps, site des mutations les plus radicales, Genesis applique les méthodes littéraires de William S. Burroughs et de Brion Gysin, en particulier le célèbre *cut-up* : la création d'œuvres originales à partir du découpage d'un ou plusieurs textes et de leur assemblage aléatoire. «*Ouvrir un trou dans la réalité*», et mettre au monde des entités artistiques inédites, tel est le but du *cut-up* pour Genesis. C'est à une opération du même ordre, sur leurs organismes et leurs identités sexuelles, que se sont livrés Genesis et Lady Jaye, pour parvenir à la créature hermaphrodite Breyer P-Orridge (nom désormais adopté par Genesis). «La peau que j'habite» aurait pu aussi être le titre de cette *love story* transgenre où l'amour fait muter les corps.

Construire un documentaire autour de tels personnages impliquait de ne pas se limiter à une succession de témoignages face caméra. La Française Marie Losier, basée à New York (cf. *Cahiers* n° 670), s'inscrit dans la tradition de l'underground new-yorkais et du cinéma à la fois intime et expérimental de Jonas Mekas. Elle retrouve l'économie artisanale de l'underground, maîtrisant de bout en bout la conception du film, du tournage à la prise de son et au montage. Cette liberté, ce goût pour l'improvisation et ce rapport direct aux corps sont en parfaite adéquation avec les principes artistiques de ses modèles. Lady Jaye avait accepté la présence de la réalisatrice car elle considérait son histoire d'amour avec Genesis comme leur œuvre d'art commune et voulait qu'en soit conservé le souvenir. Marie Losier s'est immergée dans le quotidien du couple pendant sept ans, suivant leurs performances et concerts, mais aussi leur vie sentimentale, simple et émuissante, d'anniversaires en promenades dans Central Park. Le tournage à la Bolex 16 mm et les bobines de trois minutes obligeaient la réalisatrice à la fragmentation, à saisir des instants et à travailler par croquis rapides, sans plan établi.

Ce témoignage était déjà précieux, mais Marie Losier a poussé son exigence plus loin au montage. L'absence de linéarité est complexifiée par le collage de

photos, de documents en vidéo ou de *home movies* en super 8, pour la plupart inédits. Autour de ces personnages en métamorphose, c'est l'identité organique du film lui-même qu'il devient ardu de définir. La pellicule mutante agrège non seulement les supports mais aussi les époques. Genesis, comme en rêve, retourne dans le passé et rejoue sa rencontre avec Lady Jaye dans le donjon d'une *domina* new-yorkaise. Nous le retrouvons aussi enfant, revivant une traumatisante journée d'école. Dans d'autres saynètes, cette fois libérées de tout ancrage temporel, il exécute de petites chorégraphies burlesques et émouvantes. Avec audace, la réalisatrice reprend les formes du cinéma expérimental et monte certaines séquences en d'hypnotisantes coupes métriques, boucles et répétitions. Si l'influence du *cut-up* est perceptible chez la « biographe », plane également l'ombre de Derek Jarman qui fut l'ami intime de Genesis. Malgré les couleurs pop, acidulées ou saturées, et les excessives queens punks, le cinéma de Marie Losier, comme celui du Jarman de *Jubilee*, est profondément mélancolique : ces belles fleurs artificielles sont déjà en train de se faner et mourir. La chronique d'un amour, sujet originel de la réalisatrice, devient le récit tragique d'un deuil.

La ballade est écrite au passé puisqu'en 2007, la mort à ravi à Genesis sa compagne, mettant brutalement un terme à leur utopie pandrogyné. Cette dimension mélodramatique est la plus douloureuse, car Genesis se retrouve désormais seul dans un corps dont le destin était d'être couplé. C'est le romantisme noir et l'histoire de fantômes dissimulés sous le *camp*, le strass et les paillettes. Le film de Marie Losier pourrait être un tombeau pour l'amante défunte si la tentation funèbre n'était balayée par l'énergie créatrice de Genesis Breyer P-Orridge. Plutôt que de parler de mort, il dit : « Elle a abandonné son corps. » Si Lady Jaye n'est plus de ce monde, l'idée qu'elle a représentée demeure et continue d'être la *force* motrice du travail de l'artiste. Et *The Ballad of Genesis and Lady Jaye* atteint un optimisme inattendu. ■

THE BALLAD OF GENESIS AND LADY JAYE

France, États-Unis, 2011

Réalisation scénario, image, montage, son : Marie Losier

Production : Marie Losier, Steve Holmgren, Martin Marquet

Distribution : Épicentre Films

Durée : 1 h 12

Sortie : 26 octobre



avantages exclusifs

RÉSERVÉS AUX ABONNÉS DES INROCKS

pour bénéficier chaque semaine d'invitations et de nombreux cadeaux, abonnez-vous ! (voir encart, ou sur <http://boutique.lesinrocks.com>)

NOUVEAU

The Ballad of Genesis and Lady Jaye

de Marie Losier

cinémas Ce film retrace l'histoire hors du commun de l'artiste Genesis Breyer P-Orridge et de sa femme et partenaire artistique, Lady Jaye Breyer P-Orridge, qui par amour ont décidé tous deux de se fondre en une seule entité. Figure mythique de la scène anglaise industrielle, puis artiste majeur de l'avant-garde new-yorkaise, Genesis antama en 2000 une série d'opérations afin de ressembler trait pour trait à sa femme.

A gagner : 20 invitations pour 2 personnes



Au voleur

de Sarah Leonor

dvd Isabelle enseigne, Bruno cambriole. Ensemble, ils commencent à croire que ils pourraient être heureux. Le jour où l'étau policier se resserre, il l'entraîne dans sa fuite. Au cœur de la forêt, ils se cachent et s'aiment, hors du temps, dans une tentative ultime de tenir éloignée la violence du monde.

A gagner : 20 DVD



festival les Nuits Capitales

du 14 au 20 novembre à Paris

musiques Une semaine de soirées exceptionnelles dédiée à la musique live et au clubbing. Un parcours hors des sentiers battus à la découverte des lieux insolites (bars musicaux, cafés-concerts, salles de concerts et clubs) de la scène nocturne parisienne.

A gagner : 10 pass pour deux personnes

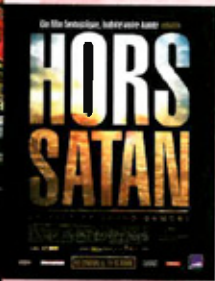


Hors Satan

de Bruno Dumont

cinémas En bord de Manche, sur la Côte d'Opale, près d'un hameau entouré de dunes et de marais, demeure un gars étrange qui vivote, braconne, prie et fait des feux. Un vagabond venu de nulle part qui, dans un même souflet, chasse le mal d'un village hanté par le démon et met le monde hors Satan.

A gagner : 20 places pour 2 personnes



Le château de Versailles raconte le Mobilier national

jusqu'au 11 décembre au château de Versailles (78)

expos Le château de Versailles présente une exposition consacrée aux collections et créations du Mobilier national, depuis le garde-meuble de la Couronne sous Louis XIV jusqu'à nos jours. Le parcours propose deux volets : le remueusement historique du château de Versailles ainsi que des créations contemporaines de cette institution.

A gagner : 25 invitations pour 2 personnes pour l'exposition et la visite du château

pour profiter de ces cadeaux spécial abonnés

munissez-vous de votre numéro d'abonné et participez sur

www.lesinrocks.com/special/club

fin des participations le 6 novembre

Libération

UN COUPLE À KIT OU DOUBLE

SCALPEL Docu sur les artistes Genesis Breyer P-Orridge et Lady Jaye qui ont profondé leur identité.

THE BALLAD OF GENESIS AND LADY JAYE documentaire de MARIE LOSIER avec Genesis Breyer P-Orridge et Lady Jaye Breyer P-Orridge. 1h12

D'abord un cocoon bruni, pousin éfrayant aux cheveux percés, chose douce et morte à la fois, mal sorti de sa cage. C'est femme, ou cet homme, visiblement passé(e) par le bistouri, fait l'idiot(e) puis, soudain, montre les dents, sous ses babines siliconées. Les fans le reconnaissent immédiatement : c'est Genesis P-Orridge, chanteur proto-indus de Throbbing Gristle (1975-1980), puis de Psychic TV, devenu «pandrogynic» de puis 2003 et s'appelant désormais Genesis Breyer P-Orridge. Pour ceux qui ne l'auraient jamais vu, c'est assez révélateur. Une paire de faux seins, une carrosse de cacabeur, et surtout le masque en avant, typique de toute chirurgie plastique : chair pelée, gonflée, tirée, qui fait ressembler le visage et les mains à ceux d'une marionnette des Galgols.

Punk. Le spectacle peut commencer. The Ballad of Genesis and Lady Jaye raconte l'histoire d'amour entre Genesis et sa femme. Il a été tourné à leur demande pendant sept ans, entre autres avec une Bolex 16-mm, par Marie Losier, documentariste française installée à New York. La voix de Genesis nous guide. «On s'est dit : "Au lieu d'avoir des en-



Viens chez moi, j'habite chez une copine. PHOTO COURTESY OF ULLHOE

fant, ce qui est une certaine façon de combiner deux personnes en une, pourquoi ne pas devenir nous-mêmes une seule personne ? »
Séparément, Genesis et Lady Jaye étaient déjà des performeurs de la scène punk et transgenre, capables d'éructer sous des habits de nazis des phrases comme «J'en ai assez qu'on

me dise ce que je dois être. J'en ai rasier d'être pareil». En couple, ils poussèrent l'expérience un peu plus loin en décidant d'être «parents», c'est-à-dire évidemment différents, improbables, indéterminés, et de passer sur la table d'opération (mais surtout lui). Sous ses airs fous-tragiques (un ballet de Bolet

en cut-up), le documentaire est en réalité hyper organisé, traitant la vie du couple de façon à la fois chronologique et thématique : la musique, la religion, la beat generation, le queer... Le récit en voix off de Genesis est soutenu par un montage à la hache, mais volontiers illustratif d'images au présent (une interview chez lui), de mises en scènes fantasmagoriques de Losier (qui a aussi créé certains costumes) et surtout du matériau de sept années de concert, cuisine, salle de bain, hôpital. Album enroulé d'un conte de fées toxique.

Coinement. Outre une page de rappel des œuvres musicales de Genesis P-Orridge, aussi bon quand il chante - parle d'une voix soude que quand il pose son cul grasieux sur un chavier pour en faire jaillir un coinement inouï, The Ballad of Genesis and Lady Jaye est aussi l'occasion de causer William Burroughs et, surtout, Brian Gysin, ce dernier ayant été l'ami proche de notre héros - et son dealer en Fingers de Cadbury. Vers la fin de cette étonnante peak parade dont les numéros sont tous joués par la même personne, on voit à peu près ce qu'est la «pandrogynie» : non pas une forme de sexualité, mais le moyen radical de se soustraire à la sexualité en tant qu'elle est un marché de l'offre et du désir. Ici, plus de désir : seulement une offrande, absolue, souveraine.

ERIC LORET

il manifesto

Quotidiano



Data 09-06-2010

Pagina 12/13

Foglio 1 / 2

Rivoli, è ora di riconnettersi

Arianna Di Genova

TORINO

«**F**orse sono io che mi sbaglio. Ma io continuo a dire che siamo tutti in pericolo». Lettere grandi, intagliate in acciaio, quasi specchi che catturano l'immagine del visitatore e lo lasciano «irretito» e disorientato a pensare al futuro che non c'è. Le parole sono di Pier Paolo Pasolini, prese in prestito per la sua seducente installazione da Marzia Migliora, artista di Alessandria, classe 1972, alla sua prima volta al Castello di Rivoli. E così, dato che *Tutto è connesso*, come recita il titolo della mostra a cura di Beatrice Merz che inaugura il nuovo corso del museo, quella frase «risuona» dentro l'oggi, cambia data e accoglie un inquietante «2009»: a testimoniare che il rischio del baratro profetizzato da Pasolini il giorno prima di trovare la morte, torna prepotentemente attuale. In senso politico ed esistenziale.

Nel giorno in cui dalla Francia *Libération* sferra il suo attacco al Maxxi («è tutto ego di Zaha Hadid, schiaccia le opere»), il Rivoli si riposiziona come museo e comincia la sua ricerca una identità diversa; nel passato, tempio di mostre storiche, monografiche di star dell'arte, adesso si volge all'ultimo decennio, fruga tra i depositi e riallestitisce la sua collezione, trasformandola in una rassegna dai continui rimandi, con alcune «new entry» in deposito a lungo termine (nella speranza di poterle comprare) e la collaborazione degli autori medesimi che, come Michelangelo Pistoletto, si sono divertiti a reinventare «antiche» installazioni e stanze della percezione.

Con la presidenza di Giovanni Minoli («Lavorare con l'arte o con la tv? È solo un problema di linguaggio e di saper comunicare. Il Castello di Rivoli va rilanciato sul territorio e per farlo dovrà recuperare le sue radici...»), riconfermata anche dalla giunta regionale Pdl del post-Bresso, il museo fa le prove generali e si mette in una posizione di attesa per questo anno di transizione targato 2010. Finanziato per il suo (quasi) 80% dalla Regione, è appeso per il suo budget ai desideri del governatore leghista Cota - acquisizioni e mostre future - e, più in generale, ai tagli della cultura, non meno di altre realtà nazionali.

Il tandem Beatrice Merz (figlia di Mario e Marisa, che per anni ha portato avanti la *Fondazione a loro intitolata*) e Andrea Bellini (ex Artusina, in cantiere per l'autunno una mostra su John McCracken e l'obiettivo di «sdrammatizzare il museo») per ora, non può giocare a carte scoperte: il loro destino va di pari passo con l'erogazione dei fondi pubblici e privati. Come primo atto, Merz ha scelto di ri-presentare il Rivoli con una costellazione di opere di recente acquisizione o non più in sala da tempo. La selezione si è rivelata, in alcune tappe, molto d'impatto, con un fil rouge che premia le artiste: da Tracey Emin e la sua *Dolly* dolorosamente porno a Mona Hatoum con il suo minaccioso arazzo ad alta tensione fino a Regina José Galindo che ripropone qui il suo video di denuncia sui massacri della guerra civile in Guatemala (*Chi può cancellare le impronte?*), passeggiando con i piedi zuppi di sangue. O, ancora, Emily Jacir, palestinese, che inscena un concerto impossibile (*Fairy Denies*) di tre musicisti che suonano in un teatro vuoto, a Gerusalemme. Musica anche per Roberto Cuoghi, con una canzone scritta negli anni 40 dal sudafricano Solomon Linda, divenuta poi, modificata, un successo mondiale nei Sixties (*The Lion Sleeps Tonight*), nonostante il suo autore avesse guadagnato soltanto dieci scellini dalla vendita del brano.

Torna in pista anche l'ulivo di Maurizio Cattelan, issato su metri di terra, tanto da conquistare il cielo e spiazzare lo sguardo (stesso straniamento promosso da Massimo Bartolini con un pavimento basculante che cancella l'equilibrio fisico e psichico), mentre al secondo piano gli spettatori vengono accolti nella sala dibattiti del polacco Goshka Macuga. La riflessione si sviluppa intorno al *Guernica* di Picasso e al suo valore politico: non a caso, nel 2003, la sua riproduzione venne oscurata nella sala dell'Onu dove Colin Powell dichiarò guerra all'Iraq.

Al terzo piano, Marcella Beccaria introduce il video del performer Vito Acconci (le opere sono parte della collezione del Rivoli). Vediamo Acconci (Bronx, 1940), poeta visivo, oggi architetto, con gli occhi bendati che vaga nel vuoto, si insapona il volto, spinge la mano in bocca tanto da soffocarsi,

si, tossisce, lega la compagna, si spintona con un altro artista, si strappa i peli intorno all'ombelico. «muta» il suo genere sessuale nascondendo il pene fra le gambe e trasformandolo in vagina. Un concentrato di body art che ha cambiato per sempre il modo di interagire del pubblico con le azioni degli artisti, sfoderando emozioni, disgusto, imbarazzo, stress. Fu lui d'altronde che nel 1972, nella performance *Seedbed*, presso Sonnabend a New York, sotto una piattaforma sopraelevata, si masturbò per l'intera durata della mostra.

Ritaglio stampa ad uso esclusivo del destinatario, non riproducibile.

CASTELLO DI RIVOLI

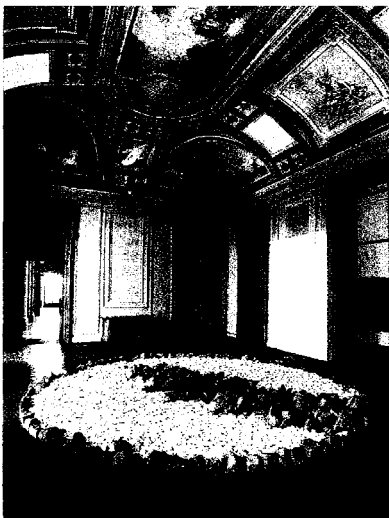
IL MANIFESTO 2010



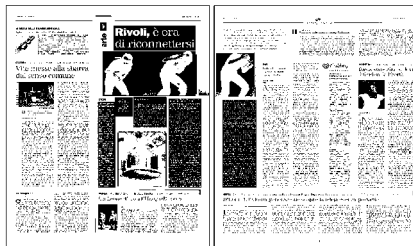
Gli irregolari e fuori scena

Sono tre gli appuntamenti speciali con i quali il Castello di Rivoli apre le porte agli incroci culturali. E lo fa chiamando a discutere liberamente «Gli irregolari», artisti e scrittori che raccontano e si confrontano con le figure «anomale» di intellettuali. A cura di Gianluigi Ricuperati, questo festival inaugura la sua vita con una coppia poetica di outsiders, come Emilio Villa e Amelia Rosselli (il 12 e 13 giugno, dalle 11.30). Il 18 luglio, Hans Ulrich Obrist intervisterà scrittori e artisti (Anselmo, Penone, Balestrini Arbasino, etc). La formula prevede anche un picnic by Scabin e un servizio navetta da Torino a Rivoli.

Al Castello ci si potrà ritrovare anche per godere di un «Fuoricornice. Altre scene altre danze» (a cura di Francesco Bernardelli, 25 giugno - 25 luglio). Si parte con Charles Atlas e il suo film «The Legend of Leigh Bowery» per proseguire con concerti, ritratti di danzatori e coreografi fino ai «Suoni dal nuovo mondo», serie di corti e documentari da Cage a Cunningham.



VITO ACCONCI
«AGGIANTARE ALLA
GIECA» DA «IRE STUDI
DI ADATTAMENTO».
ESTATE 1970; SOTTO,
L'INSTALLAZIONE
DI RICHARD LONG
«BLUE SKY CIRCLE»,
2002



Ritaglio stampa ad uso esclusivo del destinatario, non riproducibile.

CASTELLO DI RIVOLI

IL MANIFESTO 2010

Discusiones y descubrimientos por **Quintín**

Bafici 2010 (Argentina)

Como me quedé pensando en el asunto del jurado de Cine del Futuro, a la salida (tras pelearme con los empleados del Hoyts que no me dejaron pasar al piso de abajo por el camino más corto) me fui a ver un programa de cortos de la otra integrante, Marie Losier, que habrá de desempatar seguramente la pelea. Esta fue una decisión acertada. No sabía nada de la mujer y tampoco lo pude averiguar en el catálogo, ya que allí siguen insistiendo en omitir todo dato biográfico de los cineastas en foco. En cambio, le dedican un pequeño ensayo del que la biografía sería siempre el complemento imprescindible, solo que esta no aparece. Por eso cuando salí de ver los cortos no sabía si Losier (que figura en el reparto de las películas) era una mujer de setenta años o de cuarenta. En la web encontré poca información, pero al menos sé ahora que nació en 1972, de modo que no es la rubia parecida a Klaus Kinski o a Servini de Cubría que supuse en algún momento que era. Pero no sé dónde nació ni dónde vive, porque lfinia en inglés y en francés. Bueno, los cortos están muy bien (este programa es la mitad de lo que hay en el festival), especialmente uno que se llama *A musical ballad of outtakes, a work in progress* que se ocupa de personajes de la escena cultural neoyorkina en los setenta, especialmente de esta mujer a la que nunca había visto en mi vida, que habla de amigos como Burroughs y los Velvet Underground. Hay un par de trabajos en colaboración con Guy Maddin y Losier es una pariente cinematográfica del canadiense, hace ese cine de segundo grado, que parte de una desviación camp del sentido original de las películas. Así aparecen el cine mudo, clips musicales, escenas de cine cómico antiguo, que deben ser miradas a través del prisma del artificio. Aunque me gusta alguna película de Maddin, no soy un gran amante de esa estética paródica, pero Losier maneja muy bien el registro documental y es brillante para elegir la música. Sus experimentaciones son desaparejas, pero van en caminos distintos. Uno de ellos conduce a un corto muy gracioso en el que toma *El toque*, la película que Bergman filmó en inglés, y sustituye los contraplanos de Elliot Gould por otros donde aparece ella misma (aunque con la voz de Gould) declarando su amor a Bibi Andersson en una cena en la que también participa Max Von Sydow. Había poca gente en la función, pero creo que vale la pena avisar que Losier puede tener sus seguidores.

Ahora estoy en casa esperando a Flavia, que salió con su amiga del alma Gabriela. Vamos a ver si la convenzo de ir a ver alguna película esta noche.

Esta entrada fue publicada el 9 de Abril, 2010 y está archivada bajo las categorías [Cine](#).

FRIDAY
PAGE 30

The polymorsons can't get enough of each other

SATURDAY
PAGE 31

See why Florence Noone is getting Conor McPherson comparisons

SUNDAY
PAGE 32

Funnel cakes taste better on Atlantic Avenue, somehow

MONDAY
PAGE 34

Debbie Harry wants the pet lover in you

TUESDAY
PAGE 34

Danny Hoch is a one-man urban-renewal project

WEDNESDAY
PAGE 36

Odds are Serious Beck, not Funny Beck, shows up at MSG

||| villagevoice.com

| VOICE CHOICES | THEATER | DANCE | ART | BOOKS | CATS | SALES | FASH | MUSIC |

VILLAGE VOICE

October 1 - October 7, 2008

39

Voice Choices

WEEK OF OCTOBER 1-7, 2008



THE CAT'S MEOW
Marilyn Luxon's 'Outtakes' at Loos Gallery Sunday

THURSDAY | 10.2

[MUSIC]

MS. 411

Brooklyn bantamshell will survive

Mary, Mary, quite contrary—gotta give it up for how singer's been bringing the 411, peeps, and vocal histrionics since my good ol' golden-rule days. As for Ms. **Slige's** blonde ambition. All for the ambition (since a good man's hard to find, and the Negroes has a lot to overcome in this place called America), but cannot co-sign the dyes and wigs. If Sister Mary has come far and deserves her success, she'll only truly attain the iconicity of Pella, Chaka, and the rest if she ultimately learns to embrace her lesser Natural

Woman. With Robin Thicke. At 7:30, Radio City Music Hall, 1260 Sixth Avenue, ticket radio.com, \$49.50-\$306.50 **KARMA CRAY KARMA**

[THEATER]

HEY THERE, GEORGIE BOY

Washington takes New York
If you ask us, everyone is focusing a bit too much on the wrong George W. The dance-theater artist Ann Lee Young brings us back to our nation's roots with **The Bayouville in Me**, a solo performance piece with original music focusing on the "life and loves" of president number one, George Washington. So what kind of guy was G.W.? "I didn't

know him, and I'm not going to speculate," says Young. "I am retelling a story based on fact and fiction. The fact is stated to be fact, but I guess the fact could also be fiction, since I wasn't there when it was recorded."

Since we can't even tell what's fact or fiction about our current administration, we'll take it. At 8, through October 4, the **Edith**, 512 West 12th Street, 212-335-5791, edithnyc.org, \$12 **HARRY JOHNSON**

Piecing It Together

[READING]

The most detailed and elaborate graffiti takes some planning. Spray-paint artists sketch their ideas before hitting the wall, and it's in that meticulous planning that a personal style develops. Author Sacha Jenkins (founder of *Ego Trip* and *After Rap* Supreme producer) and former graffiti artist David "Chino" Villarente have put together **Piecebook: The Secret Drawings of Graffiti Writers** to highlight the best New York City graffiti artists from the '70s till the mid-1980s and also nurture aspiring taggers and bombers. Sandwiched between works by featured artists like Skeme, Heav, Oulk, Dook, TC 5, and Blade are plenty of blank pages for your own creativity to shine. Bring your own colored pencils and show the pair what you can do. At 7, the Strand, 828 Broadway, 212-473-1452, free **ANASTASIA**

VILLAGE VOICE | OCTOBER 1 - OCTOBER 7, 2008 | PAGES 1, 3, 4, 5, 7, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21, 22, 23, 24, 25, 26, 27, 28, 29, 30, 31, 32

Fitness Health Beauty

Dentist

Contemporary Dental Implant Center
 Offering Laser Treatments, Bone Grafts, Laser Technology and 3D Planning. (Achieving Over 20,000 Satisfied Patients & 5 Star Day 30) • Free Consultation
 4 Grand Central Station • 10th Floor • 2nd South
 Manhattan, NY • 212-269-0800
www.contemporaryimplants.com

Fitness

Personal Training
 Personal training with your choice of either a man or a woman, in our private facilities or we can come to you.
 New York • 475-623-7714 • [Handled@total.com](mailto:handled@total.com)
 Tel: 212-269-7036 • totalny.com

Medical

Both Hands Medical Center
Injection/Osteopathic Detox
 Over 7 years of success for treatment of Alcohol/Quinine/Prescription/Alcohol/Chronic/Concussion/Respiratory Disease
 Injection: 212-423-4203 Injection: 212-423-3888

Body Solutions USA
 501 Premier Non-Surgical Cosmetic Center for Men & Women
 115 Madison St. • 10th • NYC • 212-403-2111
bodyusa.com

Lisa Touch Spa
 Laser Hair Removal, Ulter Removal, Acne/blem, Botox, Cosmetic, Skin Tightening, Liposuction. Up to 45% off Procedures
 485 W. 142nd St • NYC • www.lisatouch.com

NYU Fertility Center
 NYU is a top rated medical facility with a reputation for providing the finest care with world class medical care down town. For women 21-37 yrs of age and in good health, who qualify and complete the process. Compensation is \$8000 and confidentiality is assured. Learn about the process at www.nyufertility.com
 685 1st Ave. 10th Fl. NYC • 212-263-8881
info@nyufertility.com

Verve Laser Hair Removal Centers
 Offering spa/Day/Spa/Consultation for Men & Women. Dr. Stephen Bracci offers aggressive rates for all hair-removal solutions and Botox.
 216 5th Ave. 10th Fl. New York City, Long Island and Phoenix, AZ
 212-403-3000 • www.verveusa.com

Optical

Manhattan Grand Optical
 Offering the Best Prices in NYC. One hour. Contact lens, eye exams and much more. Open 7 days a week from 9:30 am to 7:30 pm.
 300 5th St 2nd floor • NYC • 212-778-8888
www.manhattangrandoptical.com

Salon

B2 Hair
 Are you ready to radiate? B2 Hair is here to take your hair care routine outside of the world, now in your backyard for his region through your hair!
 885 1st Ave • NYC • www.b2hair.com

East 6th Street Barber Shop
 The East 6th Street Barber Shop is the best for the best stylists. Along with the usual Shave and haircut treat your self to the newly expanded spa services for both men and women. Manicures, Nails, and facials to name a few, also the new location for the monthly of After Place.
 214 6th St • NYC • 212-268-3504 • www.east6thstreet.com

Solo Salons
 is "The" place that has received accolades as the "Best Downtown Salon" and more. Truly excellent service, attention, and modern salon. Also offers 15 min blow out service that is the best you can get!
 88 Amsterdam Ave • NYC • 212-238-2108

Haircare of Paris

Organic, no-frag, get-up-it, hair extensions and hair color strands. Over 25 years of experience and we're the best! color and hair care solutions for you appointment 311-489-314 • 312-733-7818

Spa

888 NY Laser
 888 NY Laser is a best hair wax-up specializing in all skin tones and conditions. We carry the TV network skin solutions, but 888 NY Laser is the Only Spa/Spa solution!
 101 E. 19th St. NYC • 888-886-2074 • www.888ny.com

Grand Spa Laser Hair Removal
 New York's premier laser hair spa, providing a clean and relaxing atmosphere for all your beauty and spa service needs. Free facials and body treatments to top of the line cosmetics and beauty products, we offer it all.
 388 5th St. NYC • 712-333-8878 • www.grandspa.com

Le Cabaret Laser Beauty Center
 We are the latest and the most advanced Laser Technology available for light or dark skin and are one of the few Hair Removal Centers in NYC offering a 1-year guarantee to our clients. Free consultations, scheduled laser plans, and high-quality services.
 211 2nd Ave E. NYC • 212-520-8823
www.lecabaretlaser.com

Mo Hair Salon
 We are the best wedding specialists. Our trained stylists have received accolades for their fine work in the industry. Look your best. Mo Hair offers a menu of hair-waxing options to fit your style. This modern salon offers modern hair styling services, to improve your image and make you look your best.
 388 128 St. NYC • 212-423-8818

MSL&A European Hair Spa & Laser Center for Men and Women
 Holographic treatment with the latest spa treatment and products in a soothing, relaxing atmosphere. Services include: microdermabrasion, facials, massage, tanning, hair removal, waxing, and high-quality services.
 410 E. 14th St. NYC • 212-423-8818

Barbex Shine Spa & NY Laser Center
 Specializing in Laser Hair Removal, Wax Removal, Skin Tightening, Botox, and more. We offer a variety of services for all face and body imperfections! Offering a 30% discount on your initial treatment.
 14 98th St. NYC • 212-228-4242 • www.barbexspa.com

Tri-Derma Spa of Sunquility
 Experience Tri-Derma's tranquility. Treat yourself to a day of peace and relaxation. Choose from massages, acupuncture, body tonics, facials, laser hair removal, pedicures, manicures and more. Come join us!
 401 6th Ave. NYC • 212-423-4242 • www.tridermaspa.com

Vista Spa
 A full service day spa catering to both Men & Women offering special skin-cleaning facials, organic products and everything else from hair styling to hair removal. Come alone or bring a friend. Enjoy our 13 treatment rooms, massage pedicure chair, outdoor deck, experienced staff, and more services. A NYC Hot NYE SPA!
 380 5th Ave • NYC • 212-338-9873 • www.vistaspa.com

Yoga

B Yoga NYC
 Come to a yoga studio where you get the best! Group fitness classes and therapeutic private sessions available for all levels. Choose from over 10 weekly classes in your schedule. Let the beauty you love to what you do. It's simple! It's Yoga.
 425 Hudson St. NYC • 212-681-0815 • www.bnyoga.com

Golden Bridge Yoga NYC
 a yoga center and spiritual village offering weekly kundalini yoga, shiatsu, tantra, meditation and private yoga classes. GBYNYC also houses a beautiful retail, sound healing, crystal, jewelry, Spa, Pilates, yoga, CDs and more.
 210 6th St. 3rd floor NYC • 212-242-8191
www.goldenbridgeyoga.com

Nina's European Day Spa
 For Men & Women

| | | | |
|--|------|------|---------------|
| Deep Pore Cleansing Facial | with | \$50 | monthly 12x12 |
| 1 Session Lip & Chin Laser | | \$99 | monthly 12x12 |
| 45 min. European Facial & 45 min Aroma Massage | | \$99 | monthly 12x12 |

Nina's Beauty Value Price - up to 100% more
 5 West 35th St. NYC 10001 212-904-9610
www.ninasspa.com
 For advertising information call 212-275-4317 or email kaptain@thevoice.com

SUNDAY | 10.5

Same Star, Different Lens



Unmasked sexuality

From subject to artist, experimentation is the overriding theme in *Outtakes*, Marie-Louise's interactive webisode tribute to gender-bending rocker Genesis P-Orridge (Throbbing Gristle, Psychic TV) and his late partner and band member, Lady Jaye. Louise takes Genesis's love of old, campy film footage and music and redefines his hard-punk image into a soft, playful "lost soul." Take a journey back in time as you see the rock icon theatrically posed (and posed) with 18th-century fair or dressed in 1920s gladi rags. Get a bird's-eye view as you look into constructed peep-hole boxes that depict him as a know funny, a trapped bird, and even one with him walking away with a house on his back in a symbol of Jaye's recent death and Genesis's move to India. Last, but not least, don't miss Louise's rendering of a 1950s Scopitone machine (movie/music video board, in which he plays his '80s hit "Papa Breakdown" in 16mm. At 11 a.m., through October 6, Lure Gallery, 530 Stanton Street, www.luregallery.com, 212-882-6425. Free admission.

STREET ANTICS

Overload of the senses
 Mimosas... funnel cake... chorizo... mango sorbet... coconut curry shrimp... OK, we're fussing too much on the food issue, but that's not the only thing that's being served at the 32nd Annual Atlantic Ave Street Festival. From Fourth Avenue to Boerum Hill to Hicks Street in Brooklyn Heights, the streets will be lined with vendors upon more vendors dishing out food—and that's not including the businesses (OK Kaplan, Arter's Gifts and Gallery; Gembo, and Waterford Ale House) opening their doors for special readings, dance performances, and raves. And, as you make your way down the block, whichever way you decide to begin your Atlantic journey, you'll definitely stumble upon a stage, so here's a couple of highlights from the day's

musical performances: DJ Miconatoro and Les Sans Coletes at the Last Exit; the Dysfunction Family Jazz Band at the Brazos Head; and Gobby Glasser (of Luscious Jackson) and the Nouvelle (or Nouvelle) at Magnetic Field. At 10 a.m., Atlantic Avenue from Hicks Street to Fourth Avenue, Brooklyn. www.32ndstreet.com

NO SLOPPY SECOND

Chicago's finest Second City troupe, has more future stars among its ranks: They've already given us Bill Murray, Steve Carell, Amy Poehler, and countless others. See which comic geniuses are lying in wait tonight at the Highline. At Highline Ballroom, 431 West 16th Street, 866-466-7676. www.c2.com, 212-877-8888. \$200

MARIE LOSIER

NEW YORK STORYBOARD

Rencontre à Manhattan avec Marie Losier, tout juste revenue de Berlin où elle a présenté en clôture du festival, son nouveau film "Manuelle Labor", l'hommage d'une jeune réalisatrice indépendante à celui qu'elle considère comme un "modèle vivant, un référent absolu" : le réalisateur et acteur canadien Guy Maddin. Arrivée à New York en 1994, cette jeune française aux yeux qui scintillent – à mi-chemin entre Zazie dans le Métro et Giulietta Masina – a su faire de ses rêves d'enfant une réalité, en consacrant désormais sa vie au cinéma qui l'intéresse, non seulement en tant qu'actrice et réalisatrice de films expérimentaux, mais aussi en assurant la programmation de plusieurs Venues à New York...

Par PHILIPPE BRESSON

Il y a tout juste treize ans, Marie Losier débarque à New York avec deux grosses valises et une petite bourse de l'état français, pour y faire – sur quelques mois à priori – des recherches sur le théâtre américain. Elle en profite pour s'inscrire à un cours de peinture et subit l'attraction de la ville à un point tel, qu'elle décide de ne pas rentrer en Europe aussi vite que prévu... Ayant été admise aux Beaux Arts de New York, elle enchaîne les petits boulots pour payer ses études et rêve en secret, dans le pays de Shirley Clarke, Johns Meikas, Scorsese ou Cassavetes, de donner libre cours à ce qui est sa passion depuis toujours : le cinéma. Une rencontre sera

déterminante : celle avec le metteur en scène Richard Foreman, qui demande à la jeune artiste de réaliser les décors de sa nouvelle pièce « Hotel Fuck, Paradise Hotel » : « A ce moment-là je peux dire que ma vie a brusquement changé... », se souvient Marie Losier. « J'étais censée réaliser pour Richard des pénis sur roulettes de trois mètres de long ! J'ai fait grâce à lui des rencontres passionnantes et j'avoue avoir été littéralement fascinée par son théâtre, sa folie... ». Débute alors son parcours d'actrice, dans les pièces expérimentales de Juliana Francis et Tony Tom : « Je séchais les cours de peinture pour aller au cinéma et aux répétitions. J'ai commencé ▶

numéro 64 / **UPstreet** 067



Image du film « FLYING SAUCEY » par Marie Losier

à rassembler mes petites économies pour acheter ma première caméra et elle ne m'a plus quittée... Sur mon premier film « Bird Bath And Beyond », j'ai eu la chance de travailler avec Mike Kuchar – chef de file de l'underground – avec qui je mangeais des glaces et refaisais le monde. Le rêve devenait réalité... ». A la même époque, Marie Losier rencontre un groupe de gens passionnés de cinéma, qui possèdent un lieu expérimental à Brooklyn, « Ocularis », dont elle devient la programmatrice : « J'ai beaucoup appris en programmant les films des autres. Cela m'a permis de rencontrer beaucoup de réalisateurs – dans le cadre de festivals notamment – et de découvrir leur travail. Et puis faire partager ce que l'on aime, c'est aussi une manière d'honorer ce qui nous inspire... ». Au cœur de la scène expérimentale new-yorkaise, Marie Losier qui vénère le cinéma de Méliès, le surréalisme de Bunuel, les films muets de Fatsy Arbuckle, les avant-gardistes The Kuchar brothers, Jack Smith etc., finit par se sentir particulièrement chez elle dans sa nouvelle ville d'adoption et décide de s'y établir : « Tout ce qui me faisait rêver était là, rassemblé. Au « NY Anthology Film Archives », je découvrais des films muets en musique live, le cinéma expérimental de Jonas Mekas, Kenneth Anger, Maya Deren... Et puis vous savez, c'est un tout petit milieu finalement, j'ai fini par connaître tout le monde et par me faire une place ».

Il est étonnant de constater à quel point la Nouvelle Vague française n'en finit pas de séduire les jeunes new-yorkais – plutôt branchés, cela s'entend – au point qu'ils connaissent beaucoup mieux l'œuvre de Godard, Rivette ou Jacques Demy, que n'importe quel apprenti acteur parisien qui palabre sur le cinéma à la sortie du Cours Florent... Ici Chantal Goya n'est pas la chanteuse un peu nunuche qui nous enseignait que « La Poussière Est Une Sorcière » dans les années 80, mais belle et bien une icône de la Nouvelle Vague, immortalisée par JLG dans son mythique « Masculin-Féminin » : « Les new-yorkais sont fascinés par la France et, c'est vrai, par les films français des 60's en particulier. C'est d'abord une question d'esthétique je crois, au sens large du terme : la beauté des images, la libération des moeurs aussi, les acteurs... Belmondo, Anna Karina, le côté androgyne de Jean Seberg dans 'A Bout De Souffle', une certaine

image de la féminité... », explique Marie Losier. Passionnée de cinéma expérimental, elle ne dénigre pas pour autant les grosses productions hollywoodiennes : « J'aime le spectacle, l'entertainment comme on dit ici. Même s'ils sont capables du meilleur comme du pire, évidemment. J'ai par exemple beaucoup aimé « Broken Mountain »... Mais j'avoue que, malheureusement, je ne suis pas souvent surprise par le cinéma actuel, qu'il soit américain ou européen ». Loin des circuits du brain-trust, en périphérie des grosses productions aux budgets faramineux, nombreux sont les réalisateurs américains indépendants qui montent leurs propres boîtes de production, pour pouvoir, même avec des financements dérisoires, faire leurs films en toute liberté. La difficulté, ici comme en Europe, reste la distribution, le manque de visibilité... Mais il suffit de regarder le parcours de Guy Maddin – à qui UPStreet vient de consacrer un important dossier, cf. numéro 63 – pour se rendre compte – et espérer – qu'à force d'inventions et de détermination, on peut, même en partant de presque rien, parvenir à imposer un style et un langage cinématographique, aussi incalculables et singuliers soient-ils. Marie Losier vient de terminer un film hommage au cinéaste canadien, qu'elle a présenté en clôture du Festival International du Film de Berlin il y a quelques semaines – accompagnée par Monsieur Maddin himself, venu à Berlin quant à lui pour y montrer sa dernière création « Brand Upon The Brain ! » : « Guy Maddin ! C'est mon héros... », confie-t-elle, les yeux qui brillent. « Le seul réalisateur qui pour moi est un modèle sur toute la ligne. Le roi du film expérimental et du muet – les deux genres que j'affectionne le plus – avec en prime un sens de l'humour et de la dérision comme personne et pour moi c'est essentiel ! Je l'ai rencontré il y a quatre ans dans le cadre d'une interview pour « Cinéaste Magazine ». Nous sommes ensuite restés en contact, il a regardé tous mes films et à ma grande surprise et pour mon plus grand bonheur, les a aimés et défendus. Je fais depuis longtemps des portraits d'artiste en 16mm et Guy était évidemment sur ma liste, tout en haut de la page ! Mais comme il a horreur d'être filmé et déteste sa voix, on a



Self portrait

decidé qu'il filmerait ses mains pour moi en 8mm et qu'il m'envairait les bobines pour que j'en fasse une histoire. Voilà comment j'ai tourné le film « Manuelle Labor », que nous avons présenté ensemble à Berlin. J'ai finalement donné naissance à ses mains, de manière littéraire et figurative... ».

Marie Losier travaille actuellement sur le montage d'un film-portrait autour de l'oeuvre de Tony Conrad – le pionnier de la musique minimaliste – et sur un court-métrage consacré au peintre Peter Hirstoff, qu'elle présentera à Istanbul au mois de mai prochain. Après ça elle débutera le tournage d'un long métrage sur Genesis P-Orridge, le fondateur de Throbbing Gristle et Psychic TV : « J'ai déjà pas mal d'images sur Genesis P-Orridge et son groupe Psychic TV – PTV3. Il me reste à terminer la partie du film consacrée à sa transformation physique ainsi qu'à celle de sa femme, dans le cadre de leur projet sur la Pandrogynie ». Les différents lieux de programmation dont Marie Losier a la charge – l'itinérant The Robert Beck Memorial, Ocularis à Brooklyn et FIAF à Manhattan – lui ont permis de faire des rencontres en tous genres, souvent formidables : « J'aime les gens différents, peut-être un peu bizarres... Avec plusieurs vies, des horizons multiples. Ma plus belle rencontre a été celle avec Raoul Couillard – entre autre le chef opérateur de Godard. Un homme généreux, d'une extrême gentillesse, avec beaucoup d'histoires à raconter, à faire partager... Et puis surtout un pilier du cinéma français ! Il est devenu un ami très cher avec le temps. La pire des rencontres? Catherine Deneuve, sans aucun doute, lors d'une rétrospective de ses films à FIAF en 2005. Elle était pourtant associée pour moi à des rôles inoubliables, notamment ceux dans les films de Jacques Demy...

Je suis navrée de devoir dire que j'ai rencontré un monstre de la « plastic surgery », qui ne nous a jamais dit bonjour, ni au revoir ou merci, a exigé de pouvoir fumer dans le bâtiment et n'a pas hésité à écraser ses mégots dans l'ascenseur... Bref, une vraie diva-paillottes, la déception totale ! Je recevrai en mai Fanny Ardant... ».

Le cinéma IFC vient de proposer et ce pour la deuxième année consécutive à New York, un « Tribute » au cinéma français intitulé : « Rendez-vous with French Cinéma ». La programmation a le mérite de faire la place à des films récents qui ne bénéficient pas encore d'une distribution aux États-Unis, mais malheureusement le choix des films : « Quand j'étais chanteur » (X. Giannoli), « La tourneuse de pages » (Denis Dercourt) etc., n'est pas des plus audacieux : « J'ai le sentiment qu'on y présente le pire du cinéma français », confirme Marie Losier. « A part peut-être « Dans Paris » (C. Honoré) que j'ai aimé, il me manque des films comme « Douches Froides » d'Antony Cordier ou « Quand la Mer Monte », le très beau film de Yolande Moreau et Gilles Porte. J'ai avant tout besoin d'être surpris ! ».

Voici quelques-uns des films qui ont marqué et inspiré la jeune réalisatrice... La Petite Fille aux Allumettes (Renoir), The Last Laugh (Murnau), Sunrise (Murnau), Test Screens (Warhol), The Nights of Cabiria (Fellini), Kenneth Anger Short Films, Natural Love (Jack Smith), The Devil's Cleavage (George Kuchar), The Cook (Fatty Arbuckle), Winchester 72 (Anthony Mann), les films de Feuillade...

Louis Feuillade aurait-il sombré dans l'oubli ? A l'exception de Marie Losier et de quelques cinéphiles et chercheurs avertis, cette figure incontournable du cinéma populaire des années 10 – ancien réalisateur-phare de la société Gaumont – semblerait réduite à la confidentialité. Il est pourtant le plus prolifique des réalisateurs de toute l'histoire du cinéma français : pas moins de 800 films de tous métrages...

www.marilosier.net

«Manuelle Labor» : le film de Marie Losier en hommage à Guy Maddin sera présenté au Tribeca Film Festival à New York fin avril.

Tous les films de Marie Losier sont disponibles en DVD, distribués par The Film-Makers Cooperative. www.film-makerscoop.com

A FIAF en avril : rétrospective Jacques Taté. En mai : hommage à Fanny Ardant en présence de l'actrice. www.faf.org

numéro 64 / UPstreet 069

wexner center for the arts

THE BOX

July 1-31



The Ontological Cowboy. Courtesy of the artist

Marie Losier

Electrocute Your Stars, 2004
Running time: 8 mins.

The Ontological Cowboy, 2005
Running time: 15:25 mins.

Born in Boulogne, France, Marie Losier lives in New York City where she works as a curator and filmmaker. Losier's work is often informed by her passion for cinema history and an affinity for good-natured anarchy. In *The Touch Retouched* (2002), she injects herself into a segment of Ingmar Bergman's first English-language feature, *The Touch*, replacing Elliott Gould's presence with her own. *The Passion of Joan of Arc* (2002), which Losier describes as a "funny tragedy," finds the artist in the role of the famous French saint and martyr in an excerpt from the canonical Carl Dreyer film. *Broken Blossom* (2002) depicts Losier as an actress competing with Lillian Gish for the lead role in the D. W. Griffith classic.

About three years ago, Losier met Mike Kuchar who, along with his brother, George, was a pioneering figure in the 1960s' American underground filmmaking movement. "I met him at the Millennium Workshop. He was sitting in the corner looking bored to death, eating a pint of eggnog ice cream. He caught my attention right away with his long grey beard dipped in the ice cream." The two became fast friends, and Losier created a portrait of him, *Bird. Bath and Beyond* (2003), one of her first works in 16mm.

Losier eventually crossed paths with Kuchar's brother, George, who was spending the summer in New York, away from his home in San Francisco. Compelled to make a companion piece to *Bird*, Losier created the portrait *Electrocute Your Stars*. Like Losier, the Kuchar brothers skillfully blend camp, pop, and cinematic influences with an underground aesthetic in their films. *Electrocute* begins with George Kuchar's head standing in for the lion's in the famous MGM logo, followed by a series of screaming, B-horror movie graphics announcing the film's title. Clips of Dorothy's house from *The Wizard of Oz* spinning in the twister are superimposed over Kuchar, whose voiceover talks about the weather. The second half of the film shows Kuchar reading comic books, with a shot from *Psycho*'s shower scene superimposed over him. Kuchar's voiceover discusses his most famous film, *Hold Me While I'm Naked* (1966), while an offscreen (and eventually onscreen) accomplice showers him with bubbles. The inclusion of the bubble-blower (an intentional misstep) is a wonderful tribute to Kuchar and *Hold Me*, which famously includes a scene where the lead actress, fed up with shooting for hours in a drafty shower, gets sick and quits the film. Kuchar worked the "real-life" scene into the finished film.

Included in this year's Whitney Museum of Art Biennial, *The Ontological Cowboy* is Losier's experimental documentary on playwright Richard Foreman, director of the Ontological-Hysteric Theater in New York. The film features the lead actors from Foreman's *King Cowboy Rufus Rules the Universe*, a play about an Englishman with delusions of cosmic omnipotence. The soundtrack consists of Losier's offscreen interview with Foreman in which he discusses his unique approach to theater. Losier met Foreman eight years ago after a friend asked her to make props for Foreman's play *Hotel F****. Impressed by his book-filled house, which also included a 10-foot penis on wheels and other surreal artifacts, Losier dreamed of making a film about Foreman. "He was very skeptical and he wouldn't do anything I wanted. I decided to use his actors and sets to recreate what I loved about their performances and spent many nights after the audience left the theater, filming the actors. I realized as I was shooting that the performances are the best portrait of Richard. It is all him."

David Filipi
Curator, Film/Video

Visit www.marieosier.net for more information on the artist. All quotations from Marie Losier are taken from an e-mail conversation with the author in May 2006.

Wexner Center for the Arts
The Ohio State University

WWW.WEXARTS.ORG | (614) 292-3535

Le film musical s'expose au Lieu Unique

Le 5^e épisode de Popisme débarque à Nantes. Une exploration des connexions entre l'art et la musique par sept artistes internationaux.

L'origine

Frank Lamy, commissaire d'exposition (il s'est notamment occupé de la dernière Nuit Blanche de Paris), est invité par le Lieu Unique pour explorer les connexions entre art et musique. Le projet a commencé en 2003, alors qu'il se posait la question de la place du son et de la chanson dans l'art contemporain. Une première exposition, intitulée Popisme, est née de cette réflexion. Le titre est resté comme emblème de cet événement. Rien à voir cependant avec le film Popisme d'Andy Warhol, mais plutôt avec « la tonalité très pop » des débuts du projet, explique Frank Lamy. Depuis, il a mené trois autres chantiers dans différentes villes de France. Le 5^e épisode débarque avec le film musical en ligne de mie, et ce sont les Nantes qui vont en profiter.

Qui ?

Sept artistes internationaux (trois photo) investissent les 1 200 m² de la cour du Lieu Unique. Ils sont plutôt jeunes, suédois, danois, américains ou français et racontent leur rapport à la musique. Ces vidéastes confirmés, parfois chanteurs ou bien photographes, exposent leurs travaux dans toutes les grandes villes du monde.

Comment ?

Pour l'occasion, sept boîtes en forme



de salles obscures invitent le visiteur à pénétrer l'univers des uns et des autres. Un programme de 2 h 40 à divorer d'une traite ou en plusieurs séances. Sages, déjantés, lyrique ou humoristique, chacun est libre de se faire son film ! Des jeux d'échecs et de correspondances se dessinent au gré des déambulations. Le spectateur, à

travers les choix d'images, les thématiques et les styles musicaux, est interrogé sur son rapport au son, si omniprésent au quotidien. Musique ou bruit de fond ? Le temps de trouver la réponse, il pourra faire une pause et suivre la promenade chantée de Vincent MacLaine et Fanny Adler. Sur fond de paysage nantais, ils chantent

le travail et les cadres prévus par la société. Un film qui évoque inmanquablement les comédies musicales... La quintessence de la rencontre entre art et musique ?

Jusqu'au 10 janvier 2010, entrée libre. www.lieuunique.com, Tél. 02 40 12 14 34.

- «
Un magnifique portrait de l'artiste
transgenre Genesis P-Orridge.
»
Libération
- «
Étourdissant, impressionnant (...)
Une performance en soi.
»
Télérama
- «
Un très beau film, sauvage et
bouleversant, sur la réinvention de
soi et la liberté d'être soi-même.
»
Les Inrockuptibles
- «
Un amour ordinaire entre deux
personnages extraordinaires.
»
Télé CinéObs
- «
Une performance amoureuse et
fusionnelle (...) L'histoire, triste
et belle, d'un garçon qui voulait
ressembler à personne, et qui a
fini par vouloir, passionnément,
ressembler à quelqu'un.
»
Chronic'Art
- «
Un mélange émouvant entre
fantaisie et onirisme (...) Une love
story transgenre où l'amour fait
muter les corps.
»
Cahiers Du Cinéma
- «
La musique de Genesis P-Orridge
irradie le film (...) Une histoire
d'amour symbiotique.
»
Têtu
- «
Une histoire d'amour absolue entre
deux êtres qui ont fait de leur vie et
de leur corps une oeuvre d'art.
»
Causette
- «
Le film de Losier capture les
paradoxes poignants, les extases et
les fardeaux de la transformation de
la vie en art.
»
The New Yorker
- «
Le journal intime de deux âmes
sœurs consumées par la passion (...)
Une quête d'absolue pureté et un
amour inconditionnel de l'art.
»
Standard

« P-Orridge is revealed as an innate artist who inflects and illuminates every aspect of existence, high and low, exalted and humble, with a singular sensibility; Losier's film captures the poignant paradoxes, the ecstasies and burdens, of the transformation of life into art. »

Richard Brody,
The New Yorker 2012

« Few music documentaries bloom with such lovely, rambunctious energy, and singular vision as Marie Losier's The Ballad of Genesis and Lady Jaye.... a gorgeous, fleet-footed portrait of creators and creations melding, and the beautiful, freaked-out freedom of turning existence into art. »

Chris Cabin,
AMC Filmcritic

« 4 Stars. Enthralling! [Gorgeously shot with a handheld Bolex 16mm camera.] A quietly revolutionary work that treats a pair of people on the fringes with the decency all humans deserve. »

Keith Uhlich,
Time Out New York

« A kaleidoscopic portrait not only of a punk-era iconoclast but of the transformative powers (both literal and figurative) of love. Lady Gaga has nothing on Genesis Breyer P-Orridge! »

Steve Dollar,
Wall St. Journal

« Playful. Lighthearted. Whimsical. One can only hope that viewers will experience it for what it primarily strives to be: a fantasy, a fairy tale, a love story. »

Jeannette Catsoulis,
The New York Times

« I thought it was one of the most puristic cinematic love letters to their story and cinema (...) the story of Genesis and Lady Jaye is heartbreaking and glorious. »

Filmmaker
Jonathan Caouette